23 AOUT 1952

France

N° 358 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

M. EDEN DEVIENT NEVEU DE M. CHURCHILL

Le chef du Foreign Office, M. Anthony Eden, qu'une vieille et solide amitié liait déjà au « Premier » britannique, a épousé à la mairie de Westminster miss Clarissa Spencer Churchill, nièce de M. Winston Churchill, qui assistait à la cérémonie en qualité de garçon d'honneur et de témoin. Les nouveaux époux ont quitté la capitale britannique en avion pour le Portugal, où ils effectuent leur voyage de noces.

DANS CE NUMÉRO

★

LE GROENLAND
cueille le roi et la reine du Danemark
par notre envoyé spécial J. SORBETS

★

TUMULTE ÉGYPTIEN
par GEORGES DUHAMEL de l'Académie française.

★

ACANCES A CANNES

★★★

ETTE SEMAINE
FRANCE-ILLUSTRATION TÉRAIRE ET THÉATRALE publie la fin de
LÉONE
OMAN D'YVES GANDON

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB[t] N° 1	AB[t] N° 2	AB[t] N° 3	AB[t] N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

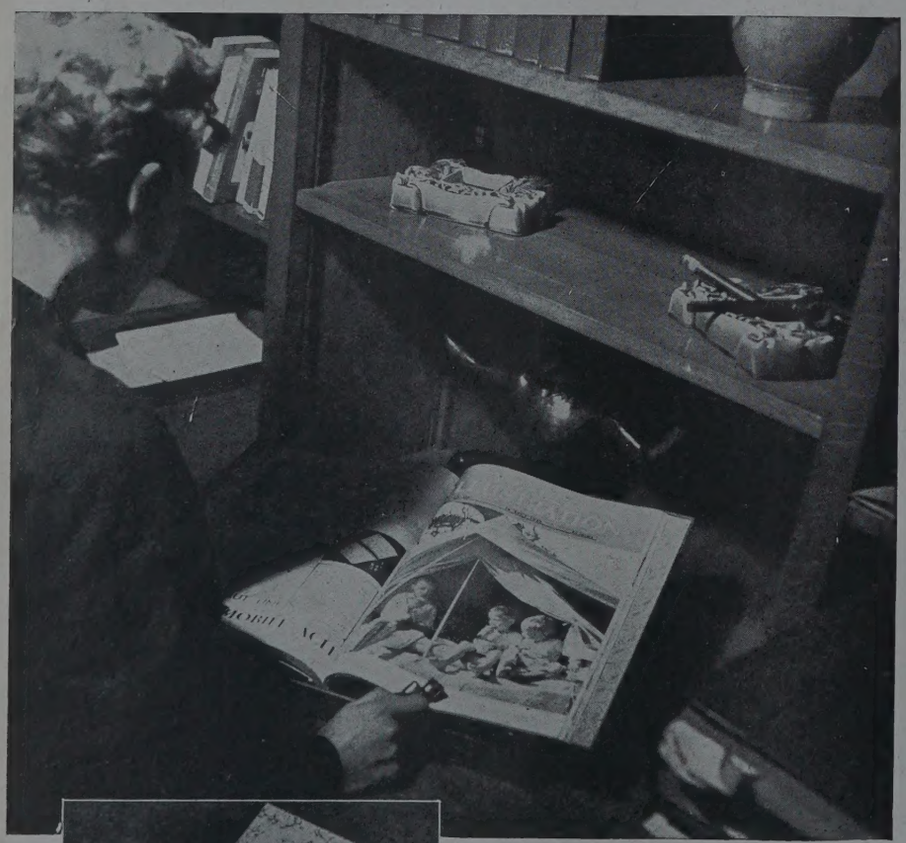
★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

SES NUMÉROS SPÉCIAUX INCOMPARABLES

ABONNEZ-VOUS
A
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
ABONNEZ VOS AMIS

SON SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE THÉATRAL



2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **820 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **840 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **85 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110 fr.** | Pour **2** reliures. **140 fr.**

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
Un semestre . . . . . **630 fr.**
Clefs de montage . . . . . **85 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Il vous faut une
RELIURE MOBILE
SPÉCIALEMENT CONÇUE A CET EFFET
ACLE

8me ANNÉE — NUMÉRO 358

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

23 AOUT 1952

L'adieu de l'Argentine à Eva Peron

LE MINISTÈRE DU TRAVAIL fut de son vivant le centre de l'activité d'Eva Perón. Après sa mort elle y reçut, pendant deux semaines, l'hommage éploré de son peuple. Le 9 août, à 10 heures du matin, elle le quittait une dernière fois. Les obsèques solennelles commençaient.

TIRÉE PAR TRENTE OUVRIERS, la prolonge d'artillerie portant le cercueil gagnait alors le palais du Congrès pour une ultime veillée funèbre.

Pendant deux semaines la foule a défilé au ministère du Travail. Un à un, des centaines de milliers de visiteurs, après avoir piétiné pendant des heures sous la pluie froide de l'hiver austral, ont pénétré dans le grand bâtiment où avait « régné » Evita Perón. L'un après l'autre, ils ont une dernière fois contemplé la défunte à travers le couvercle de verre du cercueil.

Pieusement, ils ont déposé sur la vitre un baiser dont une infirmière effaçait aussitôt la trace avec un mouchoir de soie.

Impassibles, quatre cadets de l'Ecole militaire, au port d'armes devant un grand pavillon national, regardaient passer ces hommes et ces femmes en pleurs, dont beaucoup défaillaient : une infirmerie avait dû être installée dans un salon voisin...

Un soleil radieux inondait Buenos-Aires le samedi 9 août et faisait rutiler les uniformes des soldats formant la haie tout au long de l' « Avenida de Mayo », artère principale de la capitale argentine.

Un silence impressionnant régnait sur cette foule, où l'on voyait bien des mouchoirs tamponner des yeux humides.

A 10 heures précises le cercueil de cèdre noir incrusté d'argent descendait les escaliers du ministère, en bas desquels attendait une prolonge d'artillerie surélevée, d'où la bière dominerait les spectateurs. L'horloge marquait toujours 8 h. 25, heure de la mort d'Evita. Le cortège s'ébranla. Derrière un groupe de motocyclistes, un peloton de gardes à cheval, la musique des cadets rythmait de ses accents funèbres la marche du défilé. L'affût mortuaire suivait, halé par trente ouvriers en pantalon bleu et chemise blanche : le plus émouvant hommage des humbles à celle qui avait, à leur service, usé sa santé.

Une triple haie de soldats, d'étudiants et d'infirmières de la « Fondation Eva Perón » escortait cet attelage humain.

Un rang sur toute la largeur de l'avenue : les membres du gouvernement. Parmi eux, le général Perón, dans un costume civil gris clair. Une cravate noire et un simple crêpe au bras gauche étaient les seules marques extérieures de son deuil ; le chagrin se lisait sur son visage ravagé. A la droite du chef de l'Etat, le frère de la morte, M. Juan Duarte ; à sa gauche, le ministre de l'Intérieur, M. Orlando Bertolini. Quelque deux mille civils et les hauts dignitaires de l'armée fermaient la marche.

Cette première étape allait s'achever devant le palais grandiose où siège le Congrès argentin. Après l'exécutif, le législatif recevait l'illustre défunte pour une ultime veillée publique.

Le lendemain dimanche la même procession allait refaire le même chemin en sens inverse, et ce qui est en Argentine le troisième pouvoir — la C. G. T. — allait à son tour accueillir la « Compañera Evita ».

C'est en effet à la maison des syndicats qu'elle repose aujourd'hui, veillée par un cierge géant offert par la C. G. T. Pendant un an son sommeil ne sera troublé que par l'embaumeur espagnol Fernando Ara, qui doit l'apprêter pour la postérité. En même temps, un mausolée sera édifié, et, en 1953, Eva Perón reprendra sa « vie publique ». Exposée dans ce mausolée à la vénération de tous, elle y recevra encore les déshérités dont elle fut l'« abanderada » — le porte-drapeau. Les suppliques déposées auprès de son cercueil de verre seront examinées comme naguère.

Ainsi en a décidé le général Perón.

Photographies A. P.

LE GÉNÉRAL PERON (en costume clair et brassard de crêpe) conduisait le deuil, entouré des membres du gouvernement. A sa droite, M. Juan Duarte, frère de Mme Perón.

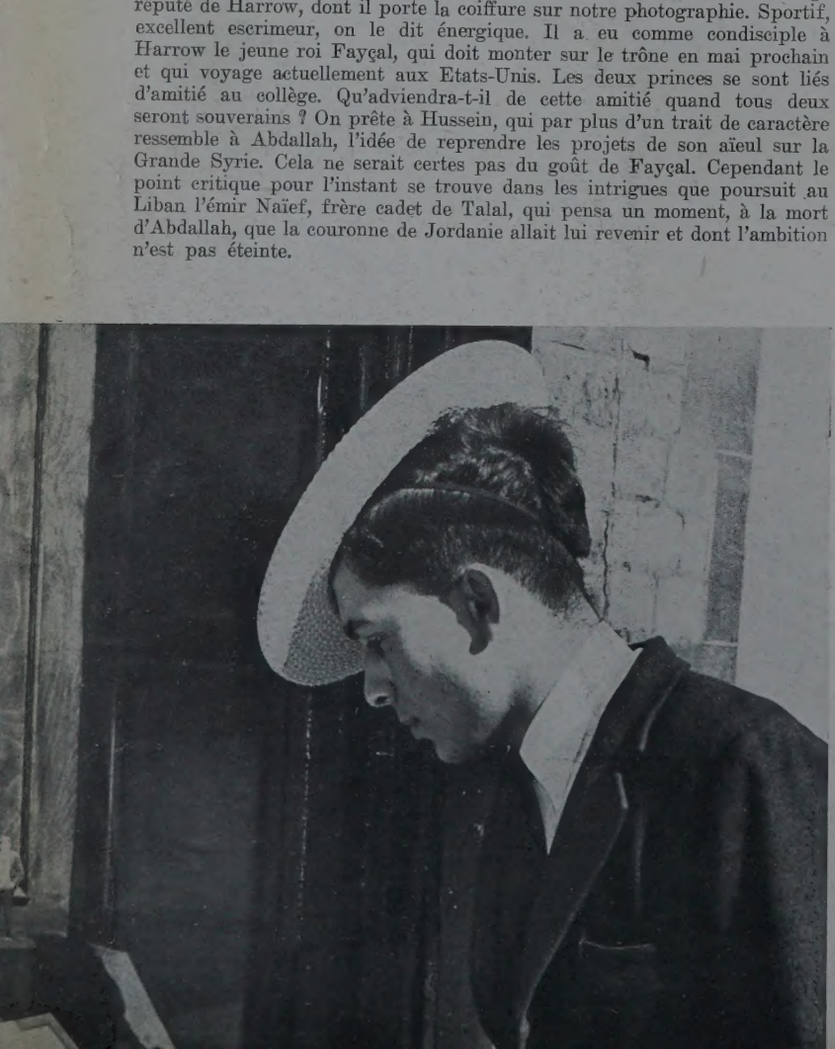
SUR L' « AVENIDA DE MAYO », Champs-Élysées de Buenos-Aires, le cortège s'avance au rythme d'une marche funèbre, cependant que, sur les trottoirs, une foule compacte laisse couler ses larmes.

APRÈS L'ÉGYPTE
LA JORDANIE A UN NOUVEAU ROI

QUARANTIÈME héritier du Prophète, le roi Talal (ci-dessus) n'est plus que l'ex-roi de Jordanie. Le parlement, réuni à Amman, a décidé d'appliquer l'article 28 de la Constitution, qui prévoit le cas de démence du souverain. Il avait été saisi de rapports médicaux concluant que l'état mental de Talal ne lui permettait plus de régner. En conséquence, le prince Hussein, qui séjournait à Lausanne avec sa mère, a été proclamé roi. Un conseil de régence l'assistera jusqu'à sa majorité constitutionnelle — dix-huit ans — qu'il atteindra le 2 mai prochain.

Depuis que Talal avait succédé à son père, Abdallah, assassiné le 20 juillet 1951 à Jérusalem, on prévoyait que son règne durerait peu. C'est en effet un malade, ce que les psychiatres nomment un « schizophrène », chez qui son déséquilibre psychique avait provoqué à plusieurs reprises des crises violentes. Au cours de l'une d'elles il avait frappé sa femme d'un coup de poignard. Aussi ne s'étonna-t-on point qu'elle refusât de l'accompagner quand il fut proclamé roi, bien qu'il eût été alors affirmé que le traitement qu'il avait suivi avait guéri sa maladie. Il semble bien qu'il n'en était rien.

Le nouveau roi, Hussein I^er^, a fait ses études en Angleterre, au collège réputé de Harrow, dont il porte la coiffure sur notre photographie. Sportif, excellent escrimeur, on le dit énergique. Il a eu comme condisciple à Harrow le jeune roi Fayçal, qui doit monter sur le trône en mai prochain et qui voyage actuellement aux Etats-Unis. Les deux princes se sont liés d'amitié au collège. Qu'adviendra-t-il de cette amitié quand tous deux seront souverains ? On prête à Hussein, qui par plus d'un trait de caractère ressemble à Abdallah, l'idée de reprendre les projets de son aïeul sur la Grande Syrie. Cela ne serait certes pas du goût de Fayçal. Cependant le point critique pour l'instant se trouve dans les intrigues que poursuit au Liban l'émir Naïef, frère cadet de Talal, qui pensa un moment, à la mort d'Abdallah, que la couronne de Jordanie allait lui revenir et dont l'ambition n'est pas éteinte.



AUX QUATRE COIN

TOUS les voyageurs qui connaissent l'Egypte, qui aiment le laborieu peuple des fellahs, qui observent, depuis un quart de siècle, l'évol tion de la politique égyptienne et l'état des esprits dans les milie cultivés de là-bas, tous les voyageurs bien renseignés s'accordaie surtout depuis la seconde guerre mondiale, à penser que ce que l'o appelait, hier encore, « le régime des pachas » ne pouvait plus dur longtemps. La guerre d'Israël et la tension anglo-égyptienne ont soudain ment aggravé tous les problèmes et déterminé les ruptures. Pouvons-no considérer comme un dénouement les faits des dernières semaines, ces fai qui ont amené la déposition du roi, la formation d'un gouvernement partie politique et en partie militaire, le recul et l'épuration du Wafd, l mesures de toute nature qui intéressent le statut interne de l'Egypte et s relations avec les autres nations du monde entier ? Non. Il ne peut êt parlé de dénouement. C'est à compter d'aujourd'hui que vont se jouer le so de l'Egypte et, en même temps, l'équilibre du monde oriental, d'une pa celui du monde occidental aussi, car, dans l'état présent des société humaines, il n'y a plus de conflits localisés, localisables.

Si l'on excepte la réforme de Taha Hussein et l'institution toute récen de l'enseignement public et gratuit, l'Egypte n'avait fait, depuis le déb du siècle, aucune des réformes sociales qui vont de pair avec l'évolutio d'une collectivité, son industrialisation, l'accomplissement de ses ambitio dans l'ordre de l'indépendance. J'ai souvenir d'un déjeuner, au Caire, pe dant lequel un homme de mérite me disait, courageusement, à voix haute « Pour que nous puissions prendre ce bon repas, deux mille fellahs vive comme des bêtes. » Dans un pays où la nourriture est mesurée aux homm de la foule, où la terre cultivable est comptée lopin par lopin, il exista encore hier des propriétaires de *latifundia*. Les questions qui touchent à l formation des élites ne laissaient pas de préoccuper les hommes de valeur mais, au lieu de concentrer son effort sur ce problème capital, l'Egypt souhaitait de jouer, sans attendre, un rôle religieux, de se comporter comm une grande puissance, de guider tous les peuples d'Islam et de les soutenir dans leurs revendications, d'équiper une armée, d'agrandir son domaine.

L'évolution du conflit de l'Egypte et d'Israël a révélé ce qu'il y avait d prématuré dans ces vues et ces projets. L'Egypte, qui ne dispose pas d'un puissance industrielle fondée sur la nation même, a passé des commande à d'autres pays et l'on sait que l'exécution de ces commandes a donné lie

ÉDITORIAL DE «FRANCE-ILLUSTRATION»

LE TUMULT

à de pénibles scandales. Puis les événements d'Iran ont fait espérer l'Egypte qu'elle trouverait devant elle, dans la querelle du Canal, un Angleterre faible et irrésolue. Il n'en a point été ainsi. Le problème d Soudan, posé par tous les gouvernements successifs, est, au regard d l'observateur impartial, mal présenté : il demanderait l'application d méthodes tout à fait différentes et, surtout, d'une argumentation moin discutable. Enfin, nous avons vu éclater la crise de xénophobie et le mouve ment insurrectionnel, avec l'inévitable cortège des attentats, des incendie et des pillages. La mévente du coton, la carence justifiée du tourisme inter national, tout a travaillé contre l'apaisement des esprits et contre la légitim satisfaction des besoins populaires.

LA grande question, pour l'Egypte de 1952 — et c'est en sincère ami d ce pays que je prends ici la parole — la grande question n'est pa de savoir si l'Egypte doit obtenir à bref délai des satisfactions d prestige, s'il lui sera donné d'annexer un jour ou l'autre le Soudan si elle remportera bientôt sur Israël quelque brillante revanche, si ell infligera des revers ou des démentis à la Grande-Bretagne. Non ! La prin cipale question est de savoir si les dirigeants de l'Egypte ont mûremen réfléchi, si l'Egypte a choisi, si, tous comptes faits, elle accepte de s joindre aux pays d'Occident, d'être, comme je l'en ai adjurée au momen de mon dernier voyage, « la plus orientale des nations occidentales ».

Si l'Egypte se refuse à cette politique raisonnable, elle n'est pas au bou de ses peines. Si, dans le dessein de mieux servir la grande cause de l'Islam l'Egypte entend demeurer, à cette heure du siècle, une nation orientale e médiévale, on doit prévoir, pour elle, de sévères déconvenues. Il existe, en Egypte, une confrérie célèbre qui entend la voix de Moscou et qui, du Kremlin, reçoit sinon des ordres, du moins des inspirations. Le commu nisme aurait beau jeu, dans un peuple sous-alimenté, très misérable, très émotif, enclin donc à la violence. Un communisme autonome représenterait presque la conclusion logique des fautes et des excès d'un régime qui a longtemps duré. Mais il n'y a pas de communisme libre, du moins à l'heure

U MONDE...

ctuelle. Et l'Egypte, si jamais elle se place dans l'obédience de Moscou, onnaîtra des aventures au prix desquelles sont peu de chose les servitudes conomiques, par exemple, qui lui ont inspiré cependant tant d'amertume t de ressentiment. Si l'Egypte, par exemple, contribue au désordre en frique du Nord, elle ne travaillera pas pour son propre relèvement, mais our la confusion universelle. Que l'Egypte nous laisse trouver nos formules t aider le Moghreb, qui fait quand même partie de l'Occident, à réparer es blessures, à trouver son assiette. On peut regretter que l'Egypte ne emble pas regarder plus souvent vers la Turquie, dont l'évolution patiente t progressive, qui intéresse même le système d'écriture, peut donner des nseignements, sinon des exemples.

Si, au contraire, l'Egypte adopte le parti de la raison, si, sans renoncer à rien de sa foi musulmane et de ses traditions propres, elle conclut un judicieux accord avec les pays d'Occident, si l'Egypte se rallie à une civilisation qui, malgré les fautes, les erreurs et les excès de la technique moderne, apparaît quand même aujourd'hui comme la maîresse du monde, il lui faut prendre, sans retard, une parfaite conscience e ses devoirs et de ses moyens.

L'Egypte est, depuis l'antiquité, un pays agricole. Au temps des haraons, la vallée du Nil, par sa fertilité, étonnait tous les peuples de la ner intérieure. La population de l'Egypte a, comme celle du monde entier, ugmenté de manière considérable, et il se peut que les progrès de la iologie et de la médecine soient pour quelque chose dans cette crue. 'importe ! Les célèbres boues du Nil ne suffisent plus : pendant le second onflit mondial, l'Egypte a manqué d'engrais chiliens et d'engrais himiques. Le rendement de ses cultures a baissé de manière inquiétante.

Si l'on excepte certains produits agricoles, si l'on met de côté l'apport, ujourd'hui fort menacé, du tourisme, sur quoi peut encore compter Egypte dans un monde entièrement déterminé par la loi des échanges, par es règles de l'offre et de la demande ?

J'ai vu s'ouvrir l'Institut du désert ; l'idée de gagner à la culture une artie de la zone aride est une belle idée qui, toutefois, ne résout pas le roblème. L'Egypte possède-t-elle des richesses minières ? Voilà ce qui emandera des prospections et de longues études. Le peuple égyptien est

GYPTIEN

PAR GEORGES DUHAMEL,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ourageux : il donnera sans doute de longs efforts dans les usines. L'Egypte eut prendre rang parmi les nations industrielles qui ne produisent pas les natières premières, mais qui les transforment. Les populations industrielles ui assument ce genre de travail ne sont, hélas ! que trop nombreuses. Un el dessein est toutefois réalisable s'il est soutenu par une volonté d'entente t de sincère collaboration.

Pour que l'Egypte puisse, avec confiance, se tourner vers son nouveau lestin, il est nécessaire qu'elle prenne, dès maintenant, des dispositions en ue de constituer des élites. J'ai visité les universités égyptiennes. J'ai parlé naintes fois à ces jeunes hommes pleins de vie et d'ardeur. L'Egypte a été e vase de plusieurs civilisations admirables. Elle peut donner encore de rands savants, de grands techniciens. Elle produit de beaux poètes et des onteurs ingénieux. Mais, pour faire des inventeurs, des découvreurs, des réateurs de méthodes, une longue étude est nécessaire. Il y faut beaucoup le travail et le sacrifice de deux ou trois générations.

L'Egypte s'est élevée contre l'autorité donnée dans ses écoles à des maîtres étrangers. C'est de l'enfantillage. Nous venons d'apprendre avec stupeur que M. Drioton ne serait peut-être pas admis à reprendre, au musée d'archéologie, la place qu'il a si bien occupée pendant tant d'années. La civilisation suppose pourtant de tels mprunts et de tels échanges. Nous, Français, qui entretenons un Institut rançais à Londres, nous ne trouvons pas le moins du monde humiliant de oir travailler chez nous un Institut britannique. La xénophobie est une orme primitive du complexe d'infériorité.

Et maintenant, les amis de l'Egypte attendent, le cœur un peu serré, etenant leur souffle. Ils attendent avec confiance, assurément, car l'esprit le réforme a bien joué ses premiers coups. Mais ils n'oublient pas, et c'est n thème d'inquiétude, que, comme l'a dit un célèbre moraliste français — e cite de mémoire et non mot pour mot — quand le peuple est dans le alme, on ne voit pas comment il en pourrait sortir ; mais, quand il en est orti, on ne voit pas comment il y pourrait rentrer.

LE PLUS GRAND REFUGE D'EUROPE EST EN FRANCE

Aux environs de la Mer de Glace, à 2.698 mètres d'altitude, M. Jean Masson, secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports, a inauguré un nouveau refuge, qui est le plus grand et le plus beau du monde. Le refuge du Couvercle — c'est son nom — pourra recevoir deux cent cinquante alpinistes, à qui il offrira un abri confortable.

Cette inauguration a fourni l'occasion d'une fort émouvante cérémonie qui s'est déroulée devant le chalet. M. Masson a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur à l'un des héros de l'Annapurna, Lionel Terray. En même temps, il a remis la rosette d'officier au guide bien connu Armand Charlet. Cette récompense honore à juste titre non seulement celui qui la reçoit, mais toute la corporation à laquelle il appartient. L'héroïsme est chez les guides monnaie courante, et il est allé fréquemment jusqu'au sacrifice. De ce dévouement les guides ont eu maintes occasions cette année de donner des preuves nouvelles. L'été a été fertile en accidents, qui sont venus rappeler de tragique manière aux amateurs de la montagne la nécessité d'une prudence trop souvent méconnue. Car les alpinistes inexpérimentés ou téméraires ne s'exposent pas seulement eux-mêmes. Ils mettent en péril d'autres vies humaines, guides et sauveteurs.

AUX QUATR

Ci-contre : Marcel Loubens va descend il ne remontera pas. — **Ci-dessus, à dro** Jacques Labeyrie avec quatre des jeu Lyonnais qui participèrent au sauveta

LA SPÉLÉOLOGIE, SCIENCE PÉRILLEUSE, N'EST PAS UN SPORT

Le terrible accident qui a mis fin à l'exp tion dirigée, au gouffre de la Pierre-Sa Martin, par le savant Max Cosyns a a l'attention sur les dangers auxquels certa explorations souterraines exposent des sav précieux pour leur pays lorsqu'elles ne s'entou pas de toutes les précautions désirables.

Les premières phases de l'opération s'éta déroulées sans incident grave. Une panne treuil électrique, des éboulis de pierres n'ava pas empêché une équipe composée de Loub Tazieff, Labeyrie et Occhialini d'atteindre cote 505. A cette profondeur, ils avaient décou des salles, dont la plus vaste formait une longue de 500 mètres, large de 300, haute de

Alors que Marcel Loubens, après cinq jour cinq nuits passés au fond du gouffre, commen à être remonté à la surface, le filin métallique le soutenait se rompit brusquement. Dans une c de 40 mètres Loubens se brisait la colonne tébrale.

Tout fut mis en œuvre pour le sauver : an lances, brancards, provisions, médicaments fu immédiatement fournis par les autorités loc et par les populations environnantes.

Un Junker parachuta des médicaments, plasma sanguin et une civière. Chargé d'un b card et d'un matériel de secours, le docteur Ma se lançait dans la périlleuse descente et prépa la remontée du blessé. Cinq jeunes spéléolo lyonnais s'offrirent pour guider la civière dans ascension. Accompagnés par Norbert Casteret, prirent place sur d'étroites plates-formes s'étag le long de la cheminée du gouffre. Après qu heures d'une attente épuisante sur leurs corni exiguës, ruisselants d'eau glacée, menacés par perpétuels éboulis, ils devaient apprendre la gique inutilité de leur courage : le mercredi 1 22 h. 15, soit trente-six heures après l'accid Marcel Loubens avait cessé de vivre. Il ne res plus à ses camarades qu'à l'inhumer dans l'une salles qu'il avait découvertes. A la surface, la d leur de tous était déchirante. L'angoisse qui ajoutait prit fin seulement lorsque tous les su vants eurent regagné l'air libre.

On ne saurait trop louer l'héroïsme déployé p sauver le malheureux Loubens. Mais on ne p s'empêcher de songer qu'une préparation l minutieuse eût épargné de tels efforts et s doute évité la perte d'un homme de vingt-huit a qui comptait parmi nos meilleurs spéléologues. ne convient pas d'accabler les organisateurs l'expédition, mais il semble qu'une part trop gra ait été laissée à l'improvisation. De nombr incidents — pannes de treuil, longues interrupti dans les liaisons téléphoniques, axes de pou brisés — justifient l'information ouverte sur circonstances du drame.

Les négligences qu'elle constatera sont d connues. Mais elle rappellera qu'une expédit scientifique exige, dans sa mise au point, plus soin qu'un exploit sportif.

DINS DU MONDE (SUITE)

: POINT DE VUE DU GÉNÉRAL

L'EX-GÉNÉRAL allemand Alexander Falkenhausen, sorti en 1951 des prisons belges où il était détenu, n'a rien perdu, en dépit de ses soixante-quatorze ans, de son humeur agressive. Qu'on en juge par ces propos ius au cours d'une interview récente : « Théoquement, il y a en Europe un commandement idental unique, mais il n'a rien à commander. seul pays qui pourrait tenir tête à . R. S. S. serait l'Allemagne. Mais pour le ment il n'y a pas d'armée allemande. Europe sera ou ne sera pas, selon qu'il y aura non une armée allemande. »

Et voici... pour notre grade (s'agissant d'un néral, l'expression est de mise) :

« Les Français sont aujourd'hui plus maus soldats qu'ils n'étaient en 1940. Et il ne ut pas oublier que les neuf dixièmes d'une mée du temps de guerre sont constitués par s civils en uniforme. Aussi semble-t-il suffint de mentionner que 30 à 40 % des Français t communistes... Le salut de l'Europe dépend la renaissance d'une Allemagne forte. »

... Ainsi a conclu le général Falkenhausen.

Outre que de telles assertions témoignent ne méconnaissance voulue des réalités, la sinlière façon dont les généraux du Kaiser et du ihrer ont contribué dans le passé a assurer le ut de l'Europe mérite réflexion !

ÉCOUTEZ LE GUIDE

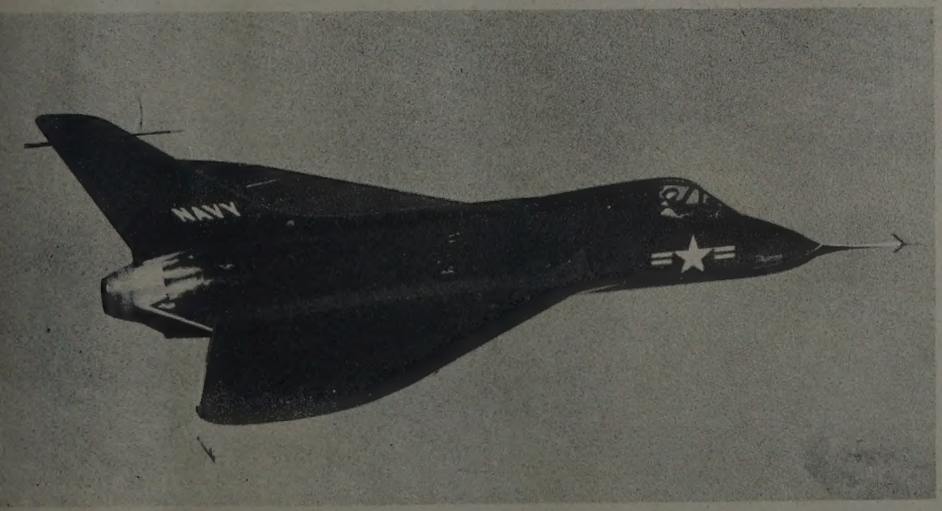
N le suit généralement. Mais de combien ne « suit »-on qu'avec peine les explications ! Et puis il est des endroits, véritables sanctuaires d'art, où l'amateur souhaiterait de n'être pas troublé par le bruit des voix. musée d'Amsterdam a pensé résoudre la ficulté en remettant à chaque visiteur un petit cepteur qui permet de recevoir les commenres enregistrés sur une bande sonore. Chacun donc à même d'écouter, devant les chefsœuvre, les maîtres de la critique et de l'histoire l'art parlant pour lui seul.

LES JEUNES FRANÇAIS FERONT DIX-HUIT MOIS DE SERVICE ET LES BELGES VINGT ET UN

UNE conférence réunie à Paris a étudié la durée du service militaire dans les pays de la communauté européenne. Parlant en son nom personnel et en dehors de la conférence, le général Ridgway avait déclaré qu'il estimait que pour tous les pays en cause la durée du service militaire devrait être portée à deux ans. Cependant, les représentants des gouvernements réunis au palais de Chaillot ne sont parvenus à aucun accord. La Belgique, qui avait été l'instigatrice de la conférence, avait, il y a peu, décidé le service de deux ans, ce qui avait provoqué dans le pays une assez vive agitation et des manifestations telles que celle que montre notre photographie. Ses partenaires européens n'ayant pas admis les vingt-quatre mois, la Belgique a pu se juger fondée à y renoncer et a ramené aussitôt à vingt et un mois la présence sous les drapeaux. Quant à la France, son délégué, M. Hervé Alphand, a expliqué qu'elle n'était pas en mesure de modifier la durée actuelle du service. Aussi bien elle peut tenir les engagements qu'elle a pris en conservant les dix-huit mois.

UN INTERCEPTEUR ULTRA-RAPIDE : LE « SKYRAY »

ETTE photographie est la première qui ait été prise en vol du Douglas F-4D de la marine américaine. Cet appareil ultra-rapide a été conçu pour intercepter, à partir des porte-avions, les bombardiers nemis. Sa voilure très mince, en forme de delta, et son réacteur perfectionné, à vastes proportions, lui permettent d'atteindre en peu de temps les hautes altitudes pour y neutraliser l'adversaire le plus rapide. Sa ressemblance avec un genre de raie aux dimensions considérables l'a fait surnommer « skyray ».



PROPOS DU SCEPTIQUE

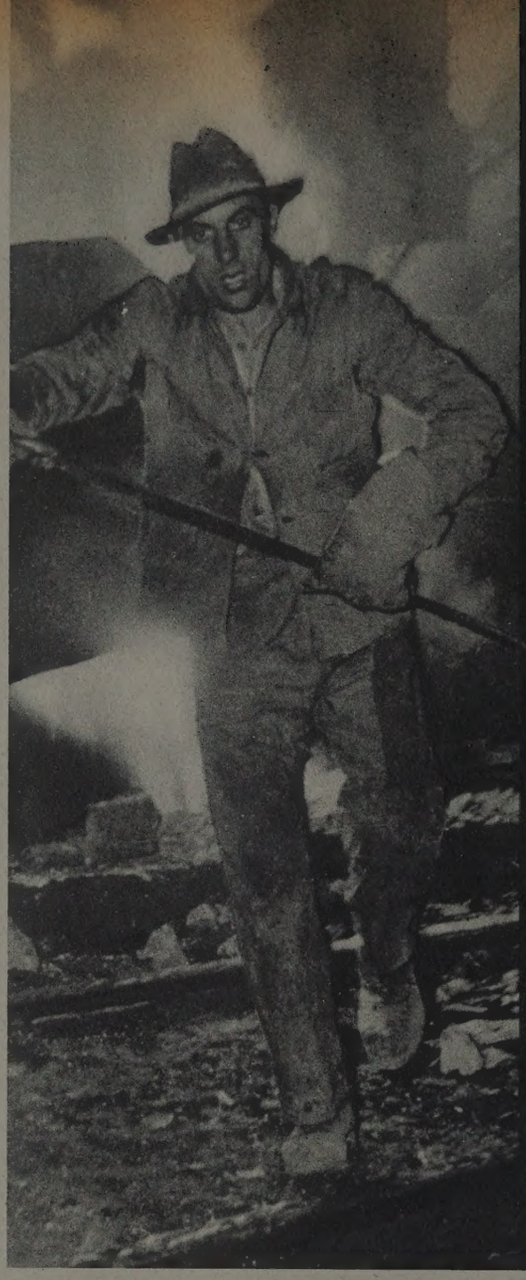
LA nouvelle se répandit vite et loin. Partout où grince un appareil de radiophonie, partout où parvient « le Petit Echo du Canton » et le « Moniteur des foires et marchés réunis », chacun eut son mot à dire sur une question aussi grave. Quoiqu'on en aurait pu douter, elle ne laissait aucun Français indifférent. Dans la Comté, chère à Louis Pergaud, alors que *la Guerre des boutons* reprenait avec plus de violence que jamais, l'effet fut foudroyant. A l'instant même, sans bavardage, sans hypocrites discussions d'états-majors, un armistice fut conclu entre les Velrans et les Longevernes. Personne mieux que les candidats au certificat d'études primaires, à la veille de l'épreuve, ne pouvait juger à sa valeur une telle révolution. On apprenait que : « des omes intelijants avaient réformé l'ortografe ». Tout le monde ne jugeait pas l'affaire sous le même angle. Les moins de treize ans, les B. O. F. étaient pour la réforme. Les gens du monde réservaient leur avis. M. Mériel, instituteur laïque, et M. le chanoine Ledoux, directeur de l'enseignement primaire du diocèse, réconciliaient, sous les ormes du mail, la préfecture et l'évêché et juraient de ne jamais enseigner des monstruosités aussi contraires au rationalisme scientifique qu'à l'esprit chrétien. L'Académie française protestait qu'elle n'avait pas été consultée et rappelait qu'elle tenait de Richelieu sa charge de gardienne de l'usage, oubliant d'ailleurs qu'elle ne commençait habituellement à le garder qu'au moment où il tombait en désuétude. M. André Marie, soit dit en passant, s'est efforcé, en sa qualité de grand maître de l'Université, de rassurer nos mainteneurs patentés de la langue dans une réponse pleine de sel et nourrie de références que l'Illustre Compagnie eût été bien en peine de réfuter !

Les agrégés de l'enseignement secondaire faisaient scandale et s'indignaient de la destruction des dernières barrières qui protégeassent leurs chasses gardées de la N. R. F. et du *Mercure de France*. M. Léautaud criait au serpent de mer et déclarait — dans un sarcasme — que rien ne l'empêcherait d'écrire un chat, c-h-a-t et Mallet avec deux L, ce qu'on attendait de lui, en somme.

Un philosophe disait : « Nos petits-enfants en reparleront. Voyez la réforme proposée. C'est presque l'adoption de l'orthographe phonétique. C'est une manœuvre classique : pousser les revendications jusqu'à l'excès et au ridicule, cela permet de refuser même le raisonnable et le nécessaire. C'est un domaine délicat : l'orthographe est la forme et le visage de la langue. Il est normal de lui faire subir des opérations esthétiques, mais il y faut cent fois plus de prudence que pour n'importe quelle autre intervention. Qu'on nous débarrasse seulement des lettres de fantaisie, des X vides de sens, des H décoratifs et des exceptions qui infirment la règle et dérèglent l'esprit. Mais nous n'en sommes pas là ! » C'est pourquoi l'année prochaine, et bien d'autres après, tous les Velrans, tous les Longevernes et tous les Poulbots de France iront passer le certificat d'études primaires en s'efforçant vainement de se souvenir de vingt règles abracadabrantes où les meilleurs philologues perdent encore leur latin.

LA SIDÉRURGIE FRANÇAISE SE PRÉPARE A LA LUTTE

PAR RENÉ BRANELLEC *



Aux aciéries de Vœlklingen, dans la Sarre, un ouvrier devant un four Martin. **Ci-contre :** à Ebange, machons d'accouplement d'un train de cinq cages.

AVEC le pool charbon-acier, une Europe entièrement nouvelle se dessine. Quelle place peut y prendre la France en tant que région économique du tout formé par la Communauté ?

Nous avons centré notre étude sur la sidérurgie, qui est une des dernières grandes activités relevant entièrement du secteur privé et qui se trouve exposée en première ligne.

Avec quels moyens aborde-t-elle la compétition ?

ARMADAS DE LA SIDÉRURGIE

Il faut voir en Lorraine les armadas de l'industrie lourde. Les trois plus puissantes descendent vers la Moselle. La première est ancrée sur l'Orne, à Moyeuvre, à Homécourt, à Jœuf, à Rombas, à Hagondange. La seconde vogue vers Longuyon, sur la Fentch, et ses vaisseaux s'appellent Knutange, Hayange, Thionville. La troisième essaime depuis Longwy, sur La Chiers et l'Alzette, jusqu'en Luxembourg.

De jour, c'est imposant, de nuit, phantasmatique quoique bien réel. Les gâteaux embrasés sortent des cokeries, les hauts fourneaux saignent leur fonte liquide à 1.100 degrés, les convertisseurs étincellent, soufflent, éblouissent, le métal en fusion tombe dans les lingotières, les laminoirs sifflent et grondent dans un vacarme rouge, les tréfileurs nouent leurs lassos de feu.

Là se fabriquent 70 % de l'acier français, dans le domaine des de Wendel, des Raty, des Laurent. Schneider n'est pas loin, avec l'Arbed luxembourgeois et Knutange, et les grands techniciens sont présents ou tout proches : Léon Daum, aujourd'hui président de la Sollac, Grandpierre, président de Pont-à-Mousson, Baboin, vice-président, directeur général de Sidélor, etc.

Le Nord représente 20 %, le Centre, l'Ouest, le Sud-Est, le Sud-Ouest se partageant les derniers 10 %.

TROIS QUALITÉS D'ACIER

On distingue trois qualités d'acier : le Thomas, le Martin, l'électrique. L'Est fournit 85 % de l'acier Thomas, presque 50 % de l'acier Martin et 20 % de l'acier électrique. Le Nord s'intéresse plus spécialement à l'acier Martin, le Centre, aux aciers de haute qualité et le Sud-Est fabrique 65 % des aciers électriques.

135.000 ouvriers et plusieurs milliers d'ingénieurs participent à la production française d'acier. Ils sont répartis entre cent cinquante usines d'importance variable. Quelques-unes ont une capacité d'un million de tonnes, d'autres en produisent quelques milliers seulement. A côté d'énormes groupements d'intérêts représentant des dizaines de milliards de francs, subsistent de petites sociétés ou des affaires familiales, la plupart modestes. Mais de Wendel, par exemple, figure en tête de notre appareil sidérurgique, dépassant les plus grosses associations.

« 15 USINES AU LIEU DE 150 »

En 1947 M. Eugène Roy, directeur général des Aciéries de Longwy et président de la Commission de modernisation de la sidérurgie, écrivait que « quinze usines convenablement équipées pourraient remplir le programme de 15 millions de tonnes-lingot par an, correspondant à 11 millions de tonnes de produits finis de toute nature ». Il ajoutait, il est vrai : « Il ne s'agit là que d'une vue de l'esprit, car, s'il convient de moderniser, on ne peut évidemment pas faire table rase de tout ce qui existe. »

La plupart des usines intégrées sont rassemblées dans l'Est et dans le Nord. C'est là qu'a été réalisé, depuis 1947, l'effort essentiel de modernisation qui, pour l'ensemble de la France, devait se traduire, d'après les prévisions de la Commission de modernisation de la sidérurgie, par l'installation de vingt-neuf hauts fourneaux à grande capacité, de douze nouveaux fours Martin, de cinq nouveaux fours électriques, de dix-huit laminoirs, de quinze trains à tôle neufs ou rénovés, enfin, de deux laminoirs continus à chaud et de trois laminoirs continus à froid. Faute de moyens de financement suffisants, ce programme, qui a subi quelques modifications, n'est pas encore entièrement réalisé, en particulier dans le domaine de l'élaboration du métal. Le pourcentage de réalisation atteint 70 %.

La masse de capitaux nécessitée par ces créations ou ces améliorations, sans précédent dans l'histoire du développement industriel français si l'on considère la rapidité de leur mise en place, se chiffre par plusieurs centaines de milliards de francs. Sans capitaux considérables, pas de sidérurgie moderne ; un haut fourneau avec toutes ses annexes peut coûter aujourd'hui de 3 à 4 milliards. L'édification de l'usine de Sollac exigera finalement près de 100 milliards. L' « unité de compte » s'y établit à 500 millions. La peinture à elle seule représente une « unité ». L'installation électrique — la longueur des canalisations noyées dans le béton du sous-sol dépasse déjà 1.000 kilomètres — a requis plusieurs « unités ».

UNE USINE ULTRA-MODERNE

A l'instar de Denain-Montataire, Sollac est considérée comme un prototype de l'usine moderne en Europe.

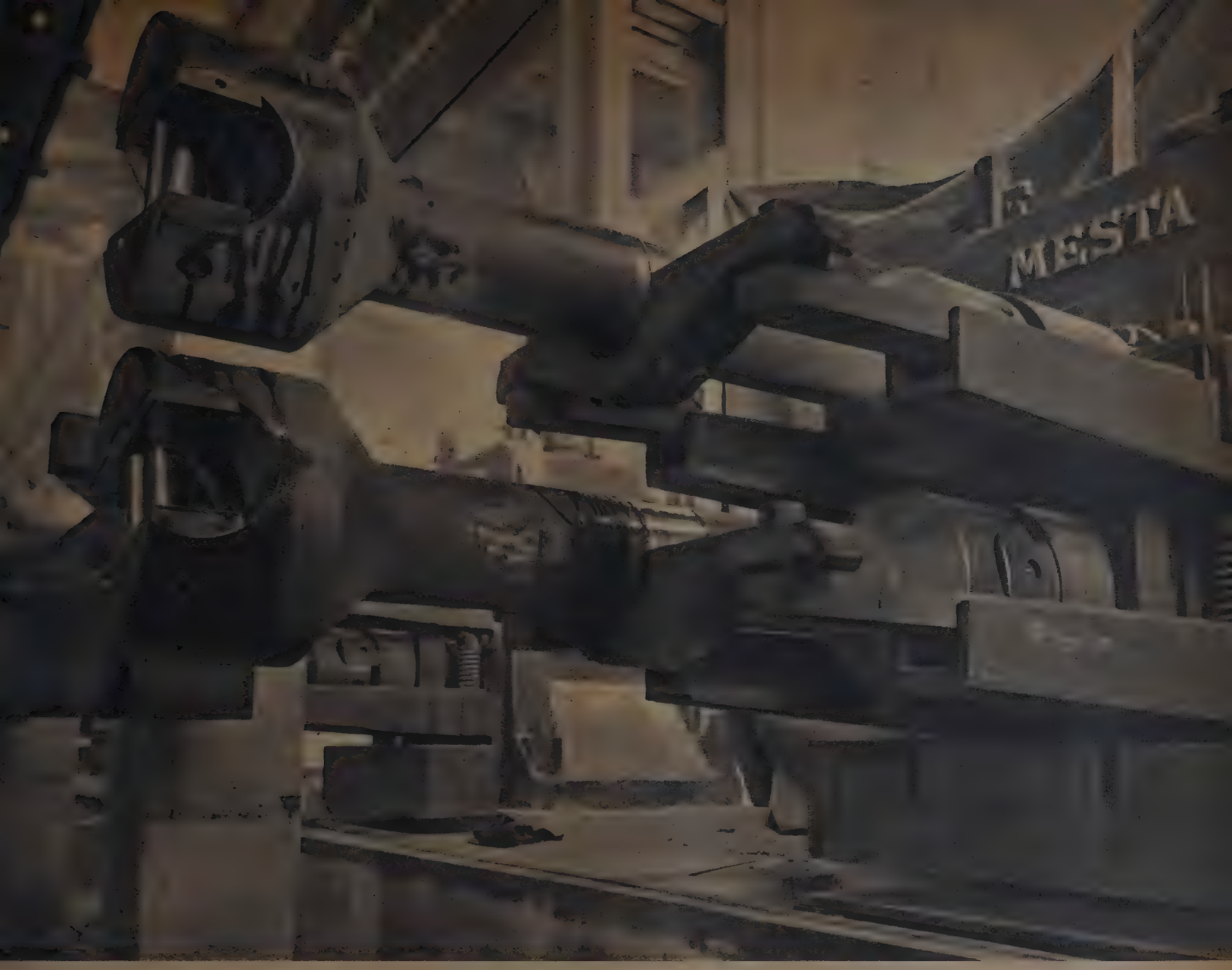
Le domaine de la société s'allonge sur 5 kilomètres, de Hayange à Ebange. Un hameau se trouvait sur sa route, coincé entre les emplacements prévus pour la cokerie et le train continu à chaud : il est supprimé.

Bien que très vaste, la Sollac n'aura pas de hauts fourneaux. Elle traitera « à façon », jusqu'aux produits finis, la fonte liquide provenant des établissements voisins (de Wendel et Aciéries de Longwy, usines de Thionville). Sa capacité est de 1.200.000 tonnes par an, partagées pour moitié entre l'acier Thomas et l'acier Martin.

L'aciérie Thomas utilisera les procédés les plus modernes (Ugiperval et oxygénation) permettant d'obtenir à des prix réduits des qualités d'acier comparables à celles des aciers Martin.

La fabrication est conçue selon des normes qui restaient jusqu'à présent l'apanage des Américains. L'aciérie Thomas utilise en général des convertisseurs de 25 tonnes à 30 tonnes. Ceux de la Sollac auront une capacité de 50 tonnes, et des lingots de 16 tonnes seront coulés alors que le poids courant est encore de 4 tonnes à 6 tonnes dans les grandes usines.

(*) Voir *France-Illustration* du 16 août.



L'usine à chaud, où sont envoyés les lingots portés à la température optimum de malléabilité (comprise dans d'étroites limites : de 1.100 à 1.080 degrés), va faire en quelques minutes de ces lingots énormes (2 m.×1 m. 40×0 m. 80) des « brames », puis des bandes s'étirant de plus en plus à leur passage dans les dix cages dégrossisseuses et finisseuses. Elles peuvent atteindre, à l'issue de ce laminage progressif, jusqu'à 360 mètres de longueur pour une épaisseur minimum de 1 mm. 2 et une largeur de 850 millimètres à 900 millimètres. Elles s'enroulent alors sur des bobineuses, dont un homme règle la marche. Son coup d'œil doit être d'une grande sûreté pour lui permettre d'ouvrir et de fermer exactement à temps l'accès des bobines à ces trains de tôles incandescentes surgissant à courts intervalles, à près de 40 kilomètres à l'heure.

L'usine à froid comprend deux lignes de décapage en continu à l'acide sulfurique, auxquelles s'adjoindra une sulfaterie. Le sulfate de fer, sous-produit du décapage, est récupéré non sous la forme cristallisée (7 H 20), comme on le faisait jusqu'à présent, mais sous la forme d'une molécule sèche (3 H 20), qui intéresse les fabricants d'acide sulfurique, ceux-ci pouvant plus facilement traiter ce sulfate. Une économie importante est attendue de la récupération des 50 tonnes de sulfate que sous-produit chaque jour la Sollac.

Les bandes bobinées à l'usine à chaud, préalablement soudées les unes aux autres, passent dans les deux lignes de décapage à raison de 60 tonnes à l'heure par ligne. Ces bandes continues sont à nouveau bobinées à la sortie du décapage et cisaillées pour former des bobines de 18 tonnes.

Viennent enfin les deux laminoirs continus à froid. L'un, à cinq cages, débite à la sortie des tôles pouvant faire 16/100 d'épaisseur, à une vitesse de 95 kilomètres à l'heure, ou 22 à 24/100, à 65 kilomètres à l'heure. (Les Américains poussent la vitesse jusqu'à 140 km.-h.) Les produits ainsi obtenus, destinés à la ferblanterie, sont étamés sur des tables électrolytiques. Le train à trois cages fabriquera surtout des tôles fines de 0 mm. 9 d'épaisseur pour la carrosserie automobile.

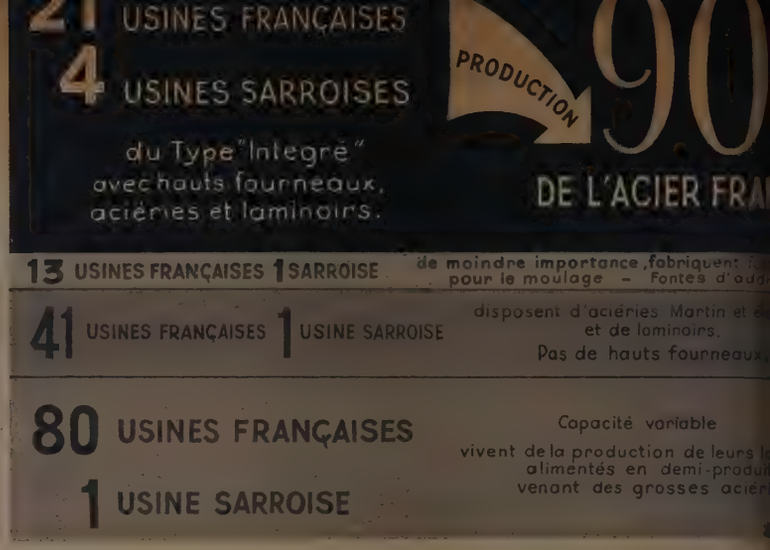
Une ligne de « refendage » complète l'installation. Elle autorise toutes les largeurs depuis 50 millimètres (jantes pour bicyclettes) jusqu'à la largeur maximum des bobines, soit 1 m. 90. Le lingot de 16 tonnes devenu en quelques heures jante de bicyclette, c'est là un exemple typique de l'extrême souplesse d'une production de masse moderne.

LA FRANCE POSSÉDERA DEUX ATOUTS MAITRES

Avec Sollac et Denain-Montataire (Usinor) la France possédera deux outils de premier ordre. Les économies réalisées par l'abandon de certains trains anciens et leur remplacement par des trains continus se traduisent sur tous les postes de fabrication. Les pertes de métal seraient diminuées de 21 %; la consommation d'énergie calorifique, de 40 % ; la consommation d'énergie électrique, de 10 %. Dans la fabrication du fer-blanc les pertes de métal seraient réduites de 40 % ; la consommation d'énergie calorifique, de 60 % ; la consommation d'énergie électrique, de 35 % ; la main-d'œuvre de fabrication et d'entretien, de 75 %. Sans préjudice d'une amélioration considérable de la qualité des produits.

Sollac n'est pas toute la sidérurgie française. Dans le domaine des produits plats elle est nettement en pointe, avec Denain-Montataire, qui fonctionne maintenant. Après elle, pour ne parler que des grands ensembles du Nord et de l'Est, existent d'autres unités remarquablement équipées comme Rombas, Hagondange, Hayange, Thionville, Knutange, La Chiers à Longwy, Rehon, Denelle, Valenciennes, etc.

Les chiffres cités plus haut montrent que la création d'une usine moderne ou même la simple amélioration de l'équipement nécessitent des moyens financiers considérables. On estime que 14 % à 16 % du chiffre d'affaires doivent être prélevés pour défendre en période normale une usine sidérurgique. Les résultats d'exploitation doivent être à l'échelle des amortissement indispensables et des risques courus. Ceux-ci sont réels. Rien de plus sensible à la conjoncture que l'activité de la sidérurgie. La production est en « dents de scie », passant par des phases durant lesquelles il est difficile de satisfaire à la demande, comme c'est le cas depuis juillet 1950, et affrontant, à l'inverse, des périodes de surproduction qui mettent en péril les affaires les mieux assises. Même dans une phase de forte demande, les entreprises sidérurgiques peuvent connaître de sérieuses difficultés lorsqu'elles sont soumises à une politique restrictive des prix et du crédit.



Ce que produisent les usines françaises et les usines sarroises.

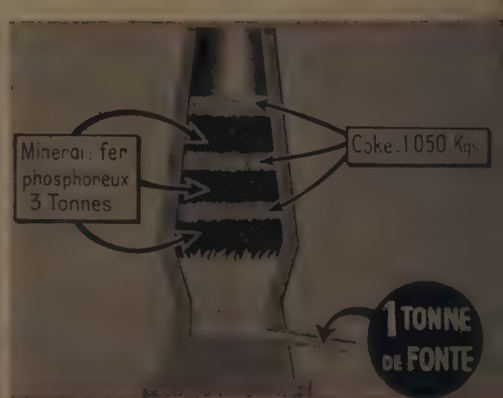
LES CONCENTRATIONS INÉLUCTABLES

C'EST ce qui contribue à rendre inéluctables des concentrations sans lesquelles la sidérurgie se condamnerait finalement à l'immobilisme. De même que l'installation de laminage continu à Denain-Montataire peut être réalisée par l'association de « Denain-Anzin » et de « Nord-Est », de même la Sollac (Société lorraine de laminage continu) a été créée par l'union de neuf sociétés industrielles — huit françaises et une franco-sarroise — qui, ensemble, produisent 42 % de l'acier français et 25 % de l'acier sarrois ou 40 % de la production franco-sarroise. Le problème consistait à faire face à des besoins accrus et nouveaux dans leurs formes. Avant la guerre de 1939 le rapport entre la production totale et celle de tôles minces et de fer-blanc en France n'atteignait pas 10 %. Ce rapport ne correspond pas aux exigences du marché actuel, qui réclame de plus en plus des produits plats, élaborés. Or l'outillage de l'immédiat après-guerre, appauvri et en partie périmé, ne permettait pas de modifier sensiblement les fabrications. Seuls les trains continus fournissaient la solution du problème. Mais aucune société française ne disposait par elle-même d'une clientèle assez vaste pour absorber la production d'un train continu. La coopération de plusieurs grosses sociétés s'imposait. C'est ainsi que prirent corps la Sollac et Usinor.

Ci-contre : Seremange, halle du train. Réglage des carters des réducteurs des finisseuses.

Ci-dessous, à gauche : ensemble du train à bandes.

Photographies H. Baranger.



UN OUTILLAGE EXCELLENT

NOMBRE d'autres établissements mériteraient d'être cités dans l'Est, dans le Nord (où l'on s'intéresse davantage à la production d'acier Martin en raison de l'existence d'un marché local assez abondant de ferraille) ; dans le Centre (Le Creusot, Gueugnon, Mariel, Firminy, etc.), qui se consacre à la fabrication d'aciers de haute qualité, et dans l'Ouest, avec Mondeville (usine sinistrée, arrêtée de 1945 à 1949 et qui repart en flèche), Basse-Indre, Hennebont, dont les installations ont été modernisées.

Dès maintenant un fait se dégage : *l'outillage technique de la sidérurgie française est dans l'ensemble excellent.* S'il existe de nom-

SIX GRANDS ENSEMBLES FOURNISSENT 65 % DE L'ACIER FRANÇAIS

DE WENDEL ET Cie S. A.

NOUVELLEMENT créée, a regroupé l'ensemble des usines appartenant aux sociétés « les Petits-Fils de François de Wendel » et « de Wendel et Cie », sœur cadette de la précédente, qui avait été fondée après l'annexion de la partie de la Lorraine où se trouvait la société mère pour exploiter en territoire français le brevet Thomas.

Hayange et Moyeuvre, de la société mère, disposent d'un domaine minier de 18.500 hectares et d'usines comprenant trois batteries de fours à coke, dix-huit hauts fourneaux, deux aciéries Thomas, de nombreux laminoirs et d'une usine à fer-blanc. Le tout est desservi par un chemin de fer particulier relié à la S. N. C. F. et par un port sur la Moselle, à Ebange. La société « de Wendel et Cie » possédait à Jœuf (Meurthe-et-Moselle) et à Messempré (Ardennes) neuf hauts fourneaux, six convertisseurs, des laminoirs.

Le groupe actuel emploie 22.000 personnes et possède une capacité de production de 5 millions de tonnes de minerai de fer, 330.000 tonnes de coke et 1.800.000 tonnes d'acier. Production en 1951 : 1.200.000 tonnes de fonte et 1.400.000 tonnes d'acier.

SIDELOR

L'UNION sidérurgique lorraine résulte de l'accord réalisé, en décembre 1950, entre les Hauts Fourneaux et Fonderies de Pont-à-Mousson, les Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt et les Aciéries de Micheville.

Sidelor rassemble les mines de fer et les usines sidérurgiques de Rombas, de Micheville, d'Auboué, de Mairy, d'Homécourt, d'Haumont et de Bordeaux-Florac.

L'usine de Rombas, alimentée à 100 % par ses propres mines de fer, est l'unité la plus importante de Sidelor. Elle possède huit hauts fourneaux, dont deux d'une capacité exceptionnelle de 550 tonnes-jour et fonctionnant à haute pression, sept convertisseurs Thomas, quatre fours Martin, un four électrique, un blooming ultra-moderne et dix trains de laminoirs. Elle peut produire 600.000 tonnes de fonte par an et un million de tonnes d'acier en lingots. Rombas est le premier producteur mondial de palplanches.

De son côté, la société des Fonderies de Pont-à-Mousson jouit d'une réputation universelle dans la fabrication des tuyaux de fonte, grâce à des installations supérieures sur bien des points à la technique américaine.

La capacité de production de Sidelor atteint 1.300.000 tonnes pour la fonte, 1.600.000 tonnes pour l'acier (15 % de la production française).

USINOR

A ÉTÉ créée par fusion des sociétés « Denain-Anzin » et « Nord-Est ». Usinor, qui s'est fait une spécialité des tôles minces, peut revendiquer le plus gros chiffre d'affaires de la sidérurgie française.

Usinor a fait installer et a mis en service après la guerre le premier train à bandes d'Europe continentale.

Capacité de production : 1.400.000 tonnes d'acier. Production en 1951 : 1 million de tonnes.

LA SOCIÉTÉ DES ACIÉRIES DE LONGWY

POSSÈDE, en dehors de Mont-Saint-Martin, où se trouve la principale usine, des installations importantes à Thionville, à Sedan et à Brévilly. Au total, six batteries de fours à coke, une agglomération de minerai, neuf hauts fourneaux, dix convertisseurs pour l'acier Thomas, deux fours Martin, trois fours électriques, de nombreux laminoirs et une forge.

Elle emploie 13.000 personnes.

Production : près d'un million de tonnes d'acier. Capacité : 1.350.000 tonnes.

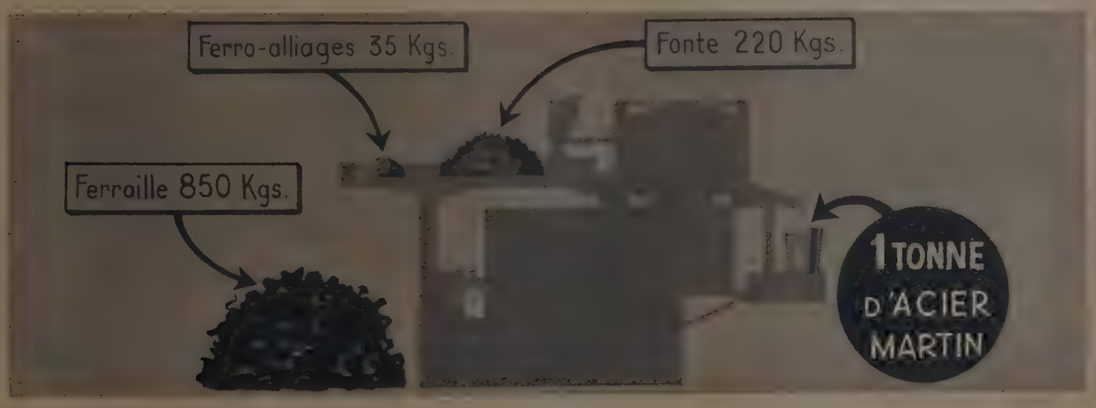
Quoique toujours remarquablement « tenue à jour », cette société a tout récemment entrepris de gigantesques travaux de modernisation.

LA SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DE KNUTANGE

DISPOSE d'un gros domaine minier (1 million 700.000 tonnes produites en 1950) et produit 600.000 tonnes d'acier par an (5 % de la production française) avec 6.700 ouvriers et employés.

U. C. P. M. I.

L'UNION des consommateurs de produits métallurgiques et industriels s'est constituée en 1919, pour reprendre les usines d'Hagondange, une des créations les plus parfaites du magnat allemand Thyssen. Bien que ces usines ne puissent se comparer par leur structure à Denain-Montataire ou à Sollac, elles forment une unité complète d'une harmonieuse économie. Elles disposent d'une des plus fortes cokeries sidérurgiques avec les installations correspondantes de récupération et de traitement des sous-produits, de six hauts fourneaux à grande capacité, de puissantes aciéries Thomas et Martin, d'une gamme étendue de laminoirs, d'une cimenterie, d'une briqueterie et d'un port privé sur le canal des Mines de fer de la Moselle. Elle emploie 8.000 personnes pour une capacité annuelle de production de près d'un million de tonnes d'acier (8 % de la production française).



breuses petites usines insuffisamment rééquipées, si parmi elles il en est dont l'utilité économique apparaîtra de plus en plus contestable en raison des intégrations verticales qui orientent la haute industrie vers la fabrication des produits finis, l'instrument de base est non seulement parfaitement sain, mais il est dans bien des cas en avance sur ses concurrents étrangers.

Sa valeur, en tant qu'immobilisation, dépasse 1.000 milliards de francs.

C'est donc un des gros éléments du patrimoine français.

Sa production de 10 millions de tonnes d'acier en 1951 sans la Sarre (dépassant le niveau record de 1929) serait susceptible d'être portée en peu d'années à 20 millions de tonnes.

TEL est l'objectif que poursuit la sidérurgie française. Il est souhaitable qu'elle l'atteigne.

La désharmonie est actuellement flagrante entre la capacité de laminage fournie par des usines telles qu'Usinor et Sollac et la capacité des hauts fourneaux, des convertisseurs, des fours Martin. Usinor épuise en deux jours de travail par semaine la production de lingots de ses aciéries annexes. Cette désharmonie sera plus apparente encore lorsque la Sollac fonctionnera, ce qui n'est plus qu'une question de semaines.

Certes, un des mérites du traité charbon-acier consistera précisément à mettre au service de la communauté tout entière Usinor et la Sollac, qui seront à même de laminer de l'acier allemand, luxembourgeois, belge, sarrois. Mais la France devra-t-elle pour autant s'interdire d'augmenter sa production d'acier-lingots ?

Celle-ci est d'ailleurs aujourd'hui freinée moins par l'insuffisance de ses aciéries que par celle de l'approvisionnement de ses hauts fourneaux en charbon.

Les usines que j'ai visitées dans le Nord et dans l'Est travaillaient à peine à 80 % de leur capacité. Toutes étaient dans l'attente de la rame de wagons leur apportant le coke indispensable. Il en résultait une production irrégulière, économiquement mauvaise. Et l'on arrive là au souci numéro 1 de notre sidérurgie, à son problème lancinant : l'approvisionnement en coke.

(A suivre.)

A Bayreuth

dans l'enchantement wagnérien...

PAR PIERRE SABATIER

En un temps où les festivals se multiplient au point qu'on voit venir le jour où chaque ville d'importance tiendra à en organiser un, celui de Bayreuth occupe une place à part. Il semble que, soixante-dix ans après sa mort, le génie dominateur de Wagner exerce encore un pouvoir absolu sur les êtres et les choses, dans la petite ville de Franconie qu'il avait choisie pour y construire son théâtre. Par delà deux guerres, l'architecture et les dispositions de ce théâtre ont été miraculeusement préservées, et après la disparition de Cosima Wagner, admirable administratrice de la gloire du maître, voici maintenant que ses petits-fils Wieland et Wolfgang assument la charge difficile de continuer ces représentations estivales, où les œuvres de Wagner sont données dans un respect absolu des traditions établies par lui.

L'horaire même en a été maintenu. Les représentations commencent à 5 heures de l'après-midi. Des sonneries de fanfare répétées annoncent le début des actes. Tout est conçu, organisé pour que les spectateurs n'échappent pas à l'ambiance musicale. A Bayreuth, on a l'impression de vivre hors du temps. C'est le climat même qu'a voulu Wagner pour nous préparer à comprendre ses grands mythes. S'il est d'autres représentations aussi belles ailleurs, il n'est pas d'autre ville où on les écoute mieux, et à ce titre on peut parler de Bayreuth comme d'un pèlerinage.

« TRISTAN » ET RAMON VINAY, VEDETTES DU FESTIVAL 1952

Cette année les pèlerins sont aussi nombreux qu'en 1951, où à l'intérêt des manifestations s'ajoutait l'attrait de la nouveauté, le théâtre wagnérien effectuant sa réouverture après sept ans de silence. On retrouve la même affluence internationale, la même ferveur, le même recueillement, le même chatoiement des robes du soir sous la lumière indiscrète des après-midi de juillet, la même discipline presque scolaire. Au programme, les œuvres de Wagner remises en scène l'an dernier : la Tétralogie, *Parsifal, les Maîtres chanteurs,* auxquelles Wieland Wagner a ajouté *Tristan et Isolde.*

Cet opéra formait le spectacle de réouverture en même temps qu'il constituait la nouveauté de ce cycle. La direction en est confiée à Herbert von Karajan, l'un des chefs les plus réputés d'Europe centrale. La mise en scène est due à Wieland Wagner. Une pléiade d'artistes d'une éclatante perfection compose une distribution étonnante. On y trouve réunis un jeune ténor chilien, Ramon Vinay, qui a l'âge et l'allure de Tristan, un masque régulier auréolé de cheveux noirs, une voix d'un volume et d'une qualité remarquables dans un temps où les ténors se font de plus en plus rares. Il possède, de plus, le sens du théâtre et joue avec un grand effet le dernier acte. Mme Martha Mödl, qu'on a eu l'occasion d'applaudir à Paris et qui a une voix d'une grande étendue, au timbre de mezzo jusque dans l'aigu, et un très grand art du chant. L'Isolde qu'elle réalise vocalement est la perfection. Pour encadrer ces deux artistes on a groupé M. Ludwig Weber, un roi Marke incomparable ; M. Hans Hotter, un Kurwenal ployant sous le poids de son dévouement ; Mme Ira Malaniuk, une Brangæne jeune et harmonieuse, dont le timbre de voix s'accorde admirablement avec celui de Mme Mödl au deuxième acte.

L'orchestre est ce qu'on peut qualifier d'introuvable. Il ne contient que de grands artistes. M. Herbert von Karajan en assure la direction en musicien ayant lui aussi le souci de la perfection.

Cette représentation de *Tristan et Isolde* laisse néanmoins trop percevoir le désir constant de dématérialiser, de spiritualiser ce drame d'amour si violent, si déchaîné que Wagner lui-même craignait, à une certaine époque, que les spectateurs n'en pussent supporter la représentation. La partition de *Tristan,* écrite dans un grand élan, contient des pages d'une sensualité débordante. Une esthétique appropriée à *Parsifal* n'est pas tout à fait souhaitable pour *Tristan,* quoique, dans la pensée de Wagner, la légende de Tristan doive être affranchie du temps et de l'espace. Ainsi en a décidé M. Wieland Wagner, qui nous donne cette année même l'exemple de ses constants efforts d'artiste afin de perfectionner ses mises en scène. Il a retravaillé celles de la Tétralogie. Il a bien fait, et il a réussi.

On lui avait fait l'an dernier le reproche d'abuser de l'obscurité, ce qui rendait certaines scènes difficilement intelligibles. Tout en conservant les mêmes décors, non seulement il les a éclaircis, mais il s'en est servi d'une manière souvent différente. Les tableaux des filles du Rhin, de l'antre des Nibelungen, du combat de Sigmund dans *la Walkyrie* ont pris un relief inoubliable qu'ils n'avaient pas en 1951. Les réserves qu'on ne peut pas ne pas apporter à la représentation de *Tristan* ne sauraient s'appliquer à celles de la Tétralogie, du commencement à la fin parfaite. C'est M. Joseph Keilberth qui les dirige, pour le premier comme pour le deuxième cycle. Utilisant au maximum les ressources de son admirable orchestre, il a su dégager les moindres variations des leitmotive, si primordiaux dans le *Ring.* D'un bout à l'autre de cet immense ensemble, il est demeuré égal à lui-même.

De « Tristan » aux « Maîtres chanteurs »

L'opposition est saisissante entre l'agonie solitaire de Tristan et l'atmosphère de kermesse médiévale des « Meistersingers ».

LE PETIT-FILS DU MAITRE NOUS A DONNÉ UNE TÉTRALOGIE PLUS PARFAITE QUE JAMAIS

D'importantes modifications ont été apportées cette année dans les distributions par M. Wieland Wagner. Dans la Tétralogie, s'il a laissé le rôle de Brunehilde à Mme Astrid Varnay, si admirable, celui de Sigmund à l'impétueux ténor Treptow et celui de Mime à l'hallucinant Paul Küln, il a fait interpréter Siegfried dans l'opéra de ce nom par Bernd Aldenhof et dans *le Crépuscule des dieux* par le célèbre Max Lorenz. Il a confié le rôle de Wotan tour à tour à Hermann Unde, dont le physique et la voix convenaient mieux au dieu dans sa jeunesse, et celui du même Wotan devenu vieux dans *la Walkyrie* et dans *Siegfried* à Hans Hotter. Le rôle de Fricka échoit successivement dans *l'Or du Rhin* à Ira Malaniuk et dans *la Walkyrie* à Ruth Siewert. Mme Martha Mödl, après avoir été l'incomparable Isolde dont nous avons parlé, paraît dans *le Crépuscule des dieux* sous les traits de Gutrune. Il faudrait d'ailleurs citer tous les artistes qui concourent à cette réalisation parfaite : les admirables trios des filles du Rhin et des Nornes ; l'ardente et pathétique Sieglinde incarnée par Inge Borke ; M. Paul Küln, qui fait de Mime une composition vocalement et scéniquement hallucinante ; M. Neidlinger, un Alberich obsédant, et la cantatrice yougoslave Melanie Bugarinovic, qui possède une voix de contralto comme nous n'en avions pas entendu depuis longtemps. Chaque Walkyrie est interprétée par une artiste de premier plan. Les chœurs, dirigés par M. W. Pitz dans *le Crépuscule des dieux,* méritent les plus amples éloges. Ils savent d'ailleurs aussi bien jouer que chanter et concourent par leur discipline à créer des tableaux inoubliables, tels que celui de l'arrivée de Gunther au milieu de ses féaux et celui de la chasse de Siegfried au bord du Rhin. M. Wieland Wagner a singulièrement modifié et amélioré l'éclairage de ses très beaux et très originaux décors. La fin du *Crépuscule des dieux,* où l'incendie provoqué par le bûcher de Siegfried, qui met le feu au Walhalla et dont les flammes sont éteintes par la montée du Rhin, semble une vision apocalyptique.

Ce qui frappe dans ce Festival de Bayreuth, c'est la collaboration étroite qui règne entre le metteur en scène, le chef d'orchestre, le chef de chœur et les artistes.

Avec cette maîtrise et cette grande sobriété qui le caractérisent, Hans Knappertsbusch dirige *Parsifal* et *les Maîtres chanteurs de Nuremberg* ; cette œuvre est mise en scène par Rudolf Otto Hartmann dans un style romantique et réaliste à la fois, qui contraste singulièrement avec les mises en scène abstraites et dépouillées de Wieland Wagner. C'est que *les Maîtres chanteurs,* à la différence des autres œuvres, évoluent dans un climat de simple humanité et même d'humanité bourgeoise. *Parsifal,* au contraire, est à la limite des mondes visible et invisible, du conscient et du subconscient. Les décors de Wieland Wagner créent exactement l'ambiance de ce drame sacré.

Un ténor chilien, admirable Tristan

Ramon Vinay est, avec Martha Mödl, Isolde émouvante, le protagoniste de l'un des plus beaux drames d'amour jamais mis sur scène.

POUR LA PREMIÈRE FOIS, cette vieille Groenlandaise voit sa souveraine, et celle-ci, assistée de son interprète, l'interroge avec sollicitude.

AVEC S. M. FRÉDÉRIK IX

VISITE AU GROENLAND

QUI S'ÉVEILLE A L'ÉCONOMIE ET AU CONFORT MODERNES

Le roi Frédérik IX et la reine Ingrid de Danemark viennent de faire leur première visite officielle au Groenland depuis leur avènement. Ce voyage prend une importance particulière en une époque où cette possession danoise connaît un destin nouveau à deux égards : au point de vue international, elle est devenue l'un des bastions arctiques de la sécurité occidentale. A ce titre les Etats-Unis y entretiennent de puissantes bases aériennes. Au point de vue humain, la politique danoise adoptée depuis 1950 tend à faire de cette colonie une partie intégrante de la communauté danoise.

Pour faire comprendre la nouveauté de cette orientation rappelons que, de l'an 1721, où le pasteur Hans Egede entreprit l'évangélisation des Esquimaux du Groenland occidental, jusqu'en avril 1950, le Groenland connut deux cent trente années de colonisation philanthropique, complètement isolé du monde. Son accès était interdit

quiconque n'y était pas appelé par une fonc-
on ou une mission scientifique agréée par le
ouvernement danois. L'administration du
roenland, qui dépendait alors du ministère
anois de l'Intérieur, justifiait cet isolement par
fait que la petite population, extrêmement
auvre, ne pouvait vivre et se développer que
ous la protection d'un organisme philanthro-
ique dénué de buts commerciaux.

IADIS LES PHOQUES RÉGISSAIENT .A DÉMOGRAPHIE DU GROENLAND

Dès les premières années de la colonisation, de libres contacts entre des Européens habiles et n'agissant que dans leur propre intérêt et les Esquimaux, pauvres et ignorants, avaient démontré le danger de telles relations pour ces derniers, qui avaient alors une économie naturelle sans argent. Les mammifères marins, surtout les phoques, leur fournissaient tous les matériaux nécessaires à leur existence ; ils dépendaient à tel point des phoques que leur nombre demeurait proportionnel à celui de ces animaux. Un équilibre naturel empêchait le dévorant de se multiplier plus que le dévoré.

Les missionnaires, puis les fonctionnaires danois fondèrent sur la côte ouest des comptoirs où les Esquimaux s'habituèrent à porter le surplus de leur chasse en échange d'objets utiles nouveaux pour eux. L'administration protégea la population en fermant le pays et donna le monopole de tous échanges commerciaux entre le Groenland et l'extérieur à un organisme dit Kongelige Grönlandske Handel (Commerce royal groenlandais), qui existe encore. Les unions entre Européens et Esquimaux produisirent une population métisse plus encline à se fixer aux abords des comptoirs, qui devinrent ainsi des colonies, et à travailler au service des Danois. Ne chassant plus leur nourriture quotidienne, il leur fallut l'acheter. Les Danois les payèrent et leur apprirent l'usage de l'argent.

Ces métis, les Groenlandais — pour qui le terme Esquimau est péjoratif — évoluèrent et se multiplièrent plus rapidement que les Esquimaux de l'extrême nord et vécurent de plus en plus sur l'appoint de nourriture et de denrées fournies par le Danemark. Ils abandonnaient ainsi leur économie primitive, sans possibilité d'y revenir, car vers la fin du XIX[e] siècle l'équilibre naturel originel entre le nombre des hommes et celui des phoques était rompu. D'ailleurs les phoques étaient moins nombreux pour trois raisons : les chasseurs, armés par les Blancs de fusils plus précis que leurs harpons, tuaient les phoques au delà de leurs besoins du moment pour les vendre aux colonies ; ensuite et surtout, parce que des expéditions de chasse européennes massacraient les phoques au delà des eaux territoriales groenlandaises ; enfin, parce qu'un adoucissement relatif du climat, sensible depuis une cinquantaine d'années, a reculé vers le nord les glaces de mer nécessaires à la vie des phoques. A leur place sont venus des morues et d'autres poissons comestibles de l'Atlantique, qui fournissent maintenant l'élément essentiel d'une économie industrielle.

Cette petite population de 22.000 âmes forme un chapelet d'agglomérations disséminées sur 2.000 kilomètres de côte, du cap Farvel à Upernavik, au 73° de latitude nord. Godthaab, la capitale, a 1.200 habitants.

EN 230 ANS DE TUTELLE DANOISE LES GROENLANDAIS N'ONT PAS APPRIS LA VOLUPTÉ DE RUINER LEUR PROCHAIN

Jusqu'en 1950 la politique danoise au Groenland, protectrice et philanthropique, consistait donc à faire progresser les Groenlandais dans la mesure où les ressources économiques de leur pays s'y prêtaient. Il paraît bien que l'absence d'initiative privée et de contact avec le monde les maintenait dans une quiète inertie, peu conforme à l'esprit du siècle, qui veut que tout évolue vite quelles que puissent être les conséquences de cette évolution. En vérité, le niveau général de vie était bas, l'hygiène, rudimentaire, l'habitation, insuffisante. Depuis longtemps, il est vrai, l'administration avait cherché à initier les Groenlandais à la gestion de leurs intérêts municipaux. Des conseils communaux et des conseils généraux,

L'ADIEU DES ENFANTS de Sukkertoppen, qui saluent une dernière fois le yacht royal prenant le large.
LA FORÊT LA PLUS BASSE DU MONDE est située dans le Godthaabfjord ; ses arbres ne dépassent pas l'épaule d'un homme. Ici le roi et la reine — le visage protégé par une moustiquaire — débarquent à proximité de cette curieuse végétation, qu'ils vont visiter.

LES FORCES AMÉRICAINES occupent des bases qui sont, dans les régions polaires, des pièces maîtresses de la défense atlantique. Sur le terrain de Bluie West I, à Narssarssuak, le roi salue le pavillon étoilé.

CAPITALE DE 1.200 HABITANTS, Godthaab a entouré les souverains d'un affectueux enthousiasme.

les Landsraads, présidés par des préfets danois, géraient une caisse et émettaient des vœux. Les Groenlandais vivaient de peu ; ne plus endurer de grandes famines dans une nature qui s'efforce de faire mourir les hommes de froid et de faim semblait suffire à leur bonheur ; mais ils ignoraient le stimulant des entreprises commerciales audacieuses et la volupté d'écraser un concurrent, qui font la raison de vivre de tant de nos contemporains. Quand la guerre éclata, isolés du Danemark, les Groenlandais seraient morts d'inanition si, dans le même temps où l'ambassadeur du Danemark à Washington, M. Kaufmann, négociait l'accord faisant du Groenland une base aérienne au service des Alliés, le préfet du Nord-Groenland, M. Eske Brun, chef actuel du Département du Groenland, qui dépend de la présidence du Conseil danois, n'avait aussi négocié aux Etats-Unis le ravitaillement de la population groenlandaise. C'est alors que le monde extérieur, dont les Groenlandais n'avaient qu'une vague notion, s'imposa à eux comme une évidence. Stimulés par des opinions danoises qui, dès avant la guerre, demandaient l'ouverture du Groenland, ils réclamèrent, à la fin des hostilités, le droit de travailler avec l'initiative privée danoise et d'entrer de plain-pied dans le tournoi de la concurrence mondiale. Rien n'est plus légitime ni plus dangereux, le Groenland n'ayant aucune arme économique qui lui donne un semblant d'égalité avec les autres pays. Néanmoins, depuis l'an dernier, les Groenlandais sont régis par les mêmes lois que les Danois. L'initiative privée danoise réclame l'ouverture du pays parce qu'elle sait qu'elle pourrait porter l'exploitation de ses ressources : pêche, chasse et élevage des bêtes à fourrure, à leur rendement maximum en peu de temps. Mais le problème n'est pas là. Il consiste à faire participer les Groenlandais, en collaborateurs et non en serviteurs, à l'exploitation de ces ressources. L'administration doit développer les aptitudes professionnelles et intellectuelles et élever le niveau de vie des Groenlandais, et, simultanément, tempérer les ardeurs de l'initiative privée danoise.

En effet, ayant le champ libre, l'initiative privée travaillerait au Groenland dans les années productrices et, en économe avertie, se retirerait dans les années déficitaires, abandonnant les Groenlandais à la famine et à la misère, ce que l'administration a évité jusqu'ici en étalant les bénéfices des bonnes années sur les mauvaises et en supportant le déficit le cas échéant.

Actuellement, une transition s'amorce entre l'étatisme absolu et le libéralisme total. L'administration a toujours le monopole du commerce extérieur du Groenland, mais elle laisse les capitaux privés s'investir dans des fabriques de conserves de crevettes, des installations frigorifiques, etc. Dans la baie dite Faeringerhavn (port des Faeringiens) une entreprise danoise fondée avec l'aide de capitaux avancés par des Norvégiens, la *Grönlands Industri et Handelskompagni*, fournit matériel et ravitaillement aux bateaux de pêche étrangers, autorisés à entrer dans ce seul port. Trois énormes réservoirs de carburant, gros comme des gazomètres, sur lesquels on lit en majuscules géantes *POLAR-OIL*, attestent la présence d'une autre société privée, la Grönlandske Olieaktieselskab, formée par cinq sociétés pétrolières danoises.

LEUR ALTRUISME NATUREL EST AUJOURD'HUI MENACÉ PAR LA CIVILISATION DE L'ARGENT

Après avoir réclamé le droit au progrès, ce qu'on ne saurait leur reprocher, les Groenlandais s'aperçoivent qu'il va vite et qu'il comporte des nouveautés non désirées, telle l'institution d'une police, naguère inexistante. Elle est d'ailleurs symbolique puisqu'elle ne possède pas encore de prison. Mais celle-ci deviendra nécessaire, car, si l'économie naturelle, incitant les Esquimaux à partager leurs captures, développait chez ces païens le réflexe altruiste du don, souffle initial du christianisme cher à saint François d'Assise, l'économie de l'argent, au contraire, crée le réflexe égoïste de préhension qui perpétue les malheurs des sociétés organisées.

Cette poignée d'hommes demeurés ingénus, travaillés à leur tour par l'emprise de l'argent et absorbés par le vaste monde : un bien petit incident sans doute, mais ne donne-t-il pas matière à réflexion ?

INQUIÉTUDE. Ce petit Esquimau d'Egedesminde observe avec méfiance l'appareil du photographe.

UNE VILLE-JOUET. Ses maisons de bois donnent à Julianehaab l'aspect d'une cité de poupée, où ces bovins semblent dépaysés.

MAIS ILS CONNAITRONT AINSI LE CONFORT... ET LES ŒUVRES DE JULES VERNE

Amorcée depuis deux ans, l'évolution est déjà visible. Spectacle nouveau : des perforeuses pneumatiques, des bulldozzers, des bétonneuses fonctionnent tout l'été ; des quais, des entrepôts sont construits, des centrales thermiques distribuent l'électricité, des lacs artificiels en construction procureront bientôt l'eau courante au moyen de conduites chauffées électriquement l'hiver. Des embryons de routes se forment au sein des principales agglomérations. Quelques jeeps, quelques camions apparaissent. Le plus grand parcours que l'on puisse faire en automobile, ce sont les deux kilomètres de route qui relient le petit port naturel de Godthaab au centre de la ville. Nous avons inauguré le bel autobus rouge qui fait depuis un mois cet itinéraire. La station de radio de Godthaab retransmet en émissions différées les programmes de Copenhague. L'imprimerie de cette ville imprime non seulement un quotidien, le *Godthaab Avisen,* et un mensuel bilingue danois-groenlandais, *Atuagagdliutit,* mais tire aussi à 2.500 exemplaires une édition en groenlandais (représentation phonétique de la langue esquimau) de *Michel Strogoff* et des *Enfants du capitaine Grant.* Dans les fjords abrités du sud des Groenlandais élèvent des moutons d'Islande. Quand le fourrage manque, l'hiver, ils les nourrissent de poissons secs. Les vaches supportent difficilement le climat. Au moment où cet article paraît, trois cents rennes importés de Norvège arrivent dans la région de Julianehaab. Des Lapons vont initier les Groenlandais à l'élevage de ces animaux.

Telle est, succinctement exposée, l'orientation nouvelle, consacrée par la venue des souverains danois et qui tend à faire du Groenland non plus une colonie, mais une province du Danemark. Pour bien marquer ce changement d'état, le roi Frédérik IX a tenu à visiter le Groenland à bord de son yacht personnel, le *Dannebrog.* « Exactement, a-t-il dit, comme lorsque nous faisons une croisière dans les eaux du Danemark. »

Les Groenlandais, qui ressentirent tout particulièrement leur attachement au Danemark lorsqu'ils en furent séparés en 1940, ont été très sensibles à cette attention. Ils étaient heureux de constater que leurs souverains, si simples et si affectueux parmi eux, n'étaient pas seulement des personnages de légende.

Jacques Sorbets.

AU SON D'UN TAMBOURIN les Esquimaux vident leurs querelles en se couvrant publiquement de quolibets.

LE ROI CHEZ LE BOULANGER de Julianehaab, où S. M. Frédérik IX a goûté la pâte du pain que mangent ses sujets groenlandais.

L'OGRESSE DES INSECTES

LA MANTE RELIGIEUSE

PAR LE PROFESSEUR LÉON BINET

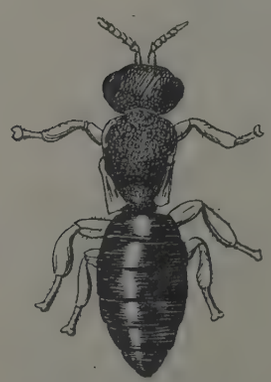
Sur cet insecte qui prend l'attitude de la prière, sur la Prega Diou chantée par Mistral, les biologistes ont beaucoup écrit.

Parce que nous avons étudié la mante religieuse à diverses reprises dans le département du Var, parce que nous venons de la retrouver en Afrique du Nord et en Afrique-Occidentale française, nous avons repris des dossiers que nous avions constitués jadis à propos d'une question posée à la soutenance d'une thèse de doctorat ès sciences ; ils nous ont conduit à rédiger il y a quelques années sur cet insecte une monographie. Ces dossiers ont été complétés progressivement, régulièrement, et ils vont nous dicter ces lignes, facilitées par la lecture des œuvres de Lucien Chopard, de son livre sur le *mimétisme* et de son chapitre des *mantodea* du nouveau *Traité de zoologie.*

On connaît *mantis religiosa,* longue de 5 à 7 centimètres. Cet insecte a un aspect gracieux. Soulignons une tête très régulière avec deux antennes bien développées et deux yeux volumineux ; cette tête est mobile, elle pivote, elle tourne dans tous les sens. D'autre part, deux élytres et deux ailes, puis trois paires de pattes, les quatre d'arrière sont les pattes marcheuses, ambulatoires, les pattes antérieures sont les pattes ravisseuses, avec leurs ornements et surtout avec leurs épines, leurs brosses et leurs griffes.

Cet insecte se trouve assez fréquemment dans le Midi de la France ; cherchez en été dans les buissons et dans les vignes et vous pourrez en découvrir des exemplaires. Mais il faut aussi savoir qu'il vit dans le centre de la France : on l'a observé en Creuse sur une haie d'un petit village que je connais bien, et on le rencontre également dans la région parisienne.

Mantis religiosa est verte ou brune : dans le Midi de la France les exemplaires verts sont les plus nombreux. En 1929 nous avons compté quarante vertes et vingt brunes et, en 1930, neuf vertes et trois brunes. Etienne Rabaud nous a appris que la teinte des mantes semble dépendre de la couleur du substrat sur lequel stationne l'insecte au moment de la mue et dans les heures qui suivent cette mue. Tout se passe comme si les téguments de la mante effectuaient une photographie du milieu où vit l'insecte, impressionnés qu'ils sont par la couleur de ce milieu. De fait, on a souligné cette curieuse observation : une nymphe de mante religieuse, du plus beau vert émeraude, est enfermée dans un cristallisoir recouvert d'une toile métallique ; le cristallisoir repose sur une table de coloration brune.



Le parasite de la Mante Religieuse

Régulièrement nourrie de criquets, la nymphe mue au bout de quelques jours ; aussitôt après la mue, les élytres et les ailes n'étant pas encore déployées, l'insecte est d'un beau vert et de coloration uniforme. Le déploiement des élytres et des ailes s'effectue assez lentement, il se termine le lendemain matin : on constate alors que l'animal a acquis une teinte sombre très accusée sur toutes les parties découvertes ; au contraire, les parties dissimulées sous les élytres sont vertes ou blanchâtres, les ailes notamment. Puis les jours suivants, l'animal tout entier est devenu d'un brun uniforme.

On a extrait, ces dernières années, des ailes et des téguments de *mantis religiosa* un pigment jaune et un pigment bleu : le premier est un caroténoïde, le second un chromoprotéide (orthoptérocyanobiline) (S. Okay, *Nature,* 155, p. 635, 1945). Quoi qu'il en soit, la mante verte se confond bien avec les feuilles de la vigne, la mante brune, avec la couleur de l'écorce.

Mais le monde des mantidés est capable d'enseignements curieux qui conduisent à la méditation, et nous trouvons dans le livre de L. Chopard des lignes suggestives concernant d'autres mantes.

Dans le désert vivent les érémiaphiles ; ces mantes sont de couleur pâle, couleur sable : dans un cristallisoir garni de sable on avait conservé quelques érémiaphiles, et l'on a souligné que, lorsqu'elles n'étaient pas en mouvement, on était obligé de les chercher véritablement sur le sable « pour les déceler ». Ces mantes du désert me font penser à cette alouette appelée *ammomanes deserti,* qui, lorsqu'elle vit sur les sables, est tout à fait claire, de couleur pâle, curieux élément de la faune désertique.

Mais aussi, à côté des érémiaphiles, que d'exemplaires étonnants de mantes !

Telle imite les herbes sèches, et, après les feux de brousse, on trouve des individus noirâtres dont la couleur est homochrome du substrat ; les individus des terrains brûlés sont de coloration foncée, presque noire, comme la mante connue sous le nom d'*hoplocorypha.*

Tel autre sujet imite l'écorce des arbres. Les *amorphoscelis,* qu'on trouve dans les forêts d'Afrique, sont brunâtres ou verdâtres, avec de petites taches, les unes plus claires, les autres plus foncées, et donnent l'aspect de taches de lichen. *Theopompa,* mante de Java, avec son corps aplati, avec ses élytres à bords lamellaires, se confond avec l'écorce.

Une grande mante de Java, *toxodera denticulata,* à pattes et à abdomen lobés, est difficile à découvrir quand elle est perchée au milieu des branches.

Mais surtout captivante est cette imitation de fleurs réalisée par certaines mantes. Dans le Sud-Oranais, *empusa egena,* posée sur un caillou, « ressemble à une anémone d'un blanc verdâtre, teintée de rose au bord des pétales et à leur base ».

Parmi les éléments de la faune africaine et indo-malaise on cite de beaux insectes à coloration vive.

Idolum diabolicum est verte, avec une tache carminée éclatante sur les expansions des hanches de la patte antérieure.

Les *gongylus,* avec leurs couleurs faites de bleu, de violet et de rose, donnent bien une impression florale, et une espèce est désignée sous le nom d' « insecte aux feuilles de rose ».

Enfin, citons la larve de cette mante de la région indo-malaise, *hymenopsus coronatus,* dont les pattes intermédiaires et postérieures revêtent une couleur qui, lors des mues, dépend des fleurs que fréquente l'insecte. Sur fleur jaune avec étamines rouges la larve est jaune avec des bandes rouges ; elle est rose sur fleurs roses, elle est blanc ivoire sur fleurs blanches.

Le milieu intérieur des insectes est à l'ordre du jour et il est exploré, avec profit, par les physiologistes, les biochimistes et les histologistes. La composition du sang des mantidés a retenu l'attention de divers chercheurs, et dans la *Revue canadienne de biologie* (vol. 8, p. 184, 1949) se trouve une étude soignée et illustrée, poursuivie par L. Arvy, M. Gabe et J. Lhoste. Nous n'analyserons pas ici les caractères des cellules sanguines avec leur cinq catégories. Retenons seulement que ce sang est coloré en vert clair chez certains individus, en jaune clair chez d'autres, coloration qui répond à la teinte générale du corps. Le nombre total des éléments figurés du sang oscille autour de 6.000 éléments par millimètre cube. Le sang du mâle contient moins d'éléments figurés que celui de la femelle.

On ne peut parler de la mante religieuse sans citer ses amours tragiques, qui ont fait l'objet du travail ancien et original de J.-L.-M. Poiret, de la description vivante de J.-H. Fabre, des recherches de P. Portier, des observations de R. Dubois et du récent article de K. D. Roeder. Ici, l'union est suivie d'assassinat ; la femelle décapite et mange le mâle pendant la fête nuptiale ; elle fait payer de la vie l'ivresse de l'union. Nous y avons trop insisté ailleurs pour y revenir aujourd'hui et nous nous limiterons à rapprocher du comportement de la femelle de *mantis religiosa* celui de la femelle de *serromya femorata.* Le couple est uni, les mandibules jointes. A la fin de l'union, il ne reste plus du mâle qu'un organisme desséché, dont toutes les parties ont été aspirées par la femelle vorace, à travers la bouche du malheureux mâle.

Retenons la ponte. Il est classique de déclarer que cet acte est difficile à observer ; J.-H. Fabre a écrit qu'il n'a pu l'étudier qu'une seule fois, qu'il a lieu à l'improviste, presque toujours la nuit. En opposition, L. Chopard nous a dit qu'une brusque exposition au soleil permet d'obtenir cette ponte presque à volonté, grâce à un réflexe déclenché par la chaleur ou la lumière. Il nous a appris aussi que la mante religieuse décapitée pouvait effectuer sa ponte et édifiait son oothèque compliquée. Le mâle assure l'union en l'absence des ganglions cérébroïdes ; sans eux également la femelle effectue sa ponte. Mais, ici comme ailleurs, le problème de la reproduction vient de progresser singulièrement avec la notion de la parthénogénèse, c'est-à-dire d'une reproduction sans fécondation, d'une fonction de la femelle sans intervention du mâle. Dans la famille des phasmidés, voisine des mantidés, il est admis que ce mode de reproduction est fréquent. Chez les orthoptères vrais, la parthénogénèse est exceptionnelle, mais peut-elle avoir lieu ? Chez les mantes, un cas a été signalé : dans un élevage de mantes d'Egypte (*miomantis savignyi*), étudié par E. W. Adair, cinquante et une femelles vierges ont été isolées,

huit ont pondu ; il y a eu une forte mortalité dans la descendance ; on a pu obtenir cependant quelques femelles parthénogénétiques adultes (*B. Soc. Ent. Egypte*, t. 17, p. 104). Bien mieux, une mante, en Amérique du Nord (*brunneria borealis S*), est normalement parthénogénétique. Les petits de cette mante n'ont pas de père.

Penchons-nous sur le nid de la mante religieuse, sur l'oothèque, masse allongée de 2 à 3 centimètres, large de 2, d'une coloration qui a été comparée à celle du grain de blé. L'ensemble des œufs est revêtu d'une épaisse écorce poreuse, d'un tissu spongieux, enveloppe protectrice qui met les œufs à l'abri du froid et de la sécheresse. Le pouvoir de protection de cette formation vient d'être exploré par R. W. Salt et H. G. James (*Canad. Entomologist*, 79, p. 33, 1947). Les températures inférieures létales pour les œufs de mantes sont comprises entre —24 et —43° C : l'oothèque, mauvais conducteur, est un matelas athermane qui protège les œufs contre un froid exagéré.

Ajoutons qu'une mante de l'Afrique du Sud — la femelle de *tarachodes maurus* — manifeste un attachement maternel à son oothèque. On l'a observée aplatie sur une branche, ayant son oothèque sous elle et ne quittant pas ses œufs pendant dix-neuf jours. Cette même femelle resta sur une deuxième oothèque pendant trente-quatre jours, puis sur une troisième pendant soixante-neuf jours. Avec son corps, qui ressemble à l'écorce de l'arbre sur lequel elle vit, elle couvre la moitié de l'oothèque.

La mante religieuse occupe dans le monde des insectes la place qui revient au brochet dans la vie des rivières. Embusquée, elle attaque ; à l'affût dans le buisson, elle saisit papillons, libellules, abeilles, criquets... mais cet insecte est inquiété lui aussi : les oiseaux, les lézards, les fourmis lui font la guerre, et il y a aussi des parasites de *mantis religiosa* : *podagrion pachymerum* et *rielia manticida*, dont L. Chopard a donné une étude solide.

Podagrion est un parasite du nid de la mante. *Rielia manticida* vit sur la mante, et la femelle pond ses propres œufs dans l'oothèque au moment où la mante pond elle-même. Nous avons découvert un exemplaire en août sur une mante de Provence et nous en donnons le dessin ci-joint. Dans une toute récente notice sur ses *Titres et travaux* (1951, p. 51), L. Chopard écrit : « La mante religieuse porte assez souvent sous les ailes ou vers l'extrémité abdominale un très petit hyménoptère parasite nommé *rielia manticida*, dont la biologie était complètement inconnue. J'ai reconnu qu'après une courte vie libre cet insecte se fixe sur une mante, où il perd immédiatement ses ailes par une sorte d'autotomie comparable à la chute des ailes des termites après le vol nuptial. Ce petit hyménoptère vit pendant un certain temps en véritable parasite sur la mante, se nourrissant de sécrétions et de petits débris organiques. Lorsque le moment de la ponte de celle-ci est arrivé, le *rielia* se déplace, arrive à l'extrémité de l'abdomen et quitte son hôte pour se trouver dans l'oothèque en voie de confection ; au milieu de cette masse semi-liquide, il dépose ses propres œufs dans les œufs de la mante. Il cherche ensuite à remonter sur son hôte et, s'il y réussit, reprend sa vie parasitaire jusqu'à la mort de ce dernier. » A l'intérieur de l'œuf de la mante religieuse cet entomologiste a réussi à découvrir la larve du *rielia* ; celle-ci est d'abord une larve primaire cyclopoïde ; après au moins deux mues, elle se transforme en une larve secondaire, complètement différente, vermiforme, immobile, qui devient l'insecte parfait après une durée de développement de dix mois environ. Sa vie parasitaire peut durer trois et même quatre mois.

A ces données on vient d'en ajouter d'autres : en 1949 Risbec, décrivant la ponte des mantes au Sénégal, a signalé neuf espèces nouvelles de parasites du genre podagion (*l'Agronomie tropicale*, nov.-déc. 1949, p. 582). De plus, L. Chopard vient de souligner la fréquence avec laquelle il obtient dans ses élevages un autre parasite de la mante, le *palmon pachymerum*, insecte à deux générations : les individus éclos au début de l'été pondant dans les oothèques de l'année précédente, alors que ceux qui éclosent en automne trouvent des oothèques nouvellement pondues.

Ainsi la mante religieuse, « l'ogresse » est menacée dans sa descendance par d'autres insectes nombreux ; elle nous apprend, une fois de plus, que la sécurité est une notion bien relative chez les êtres vivants.

Cet insecte qui prend l'attitude de la prière...

Tandis qu'à Capri...

L'EX-ROI FAROUK SE PROMÈNE AVEC SA FILLE FERIAL...

...A Cannes

PAR MARCEL HERVIEU

VIENDRA, viendra pas ?

Le Tout-Carlton de Cannes en tremblait. Faud il, une fois encore, louer le premier étage de l'I pour accueillir l'ex-roi Farouk ? Aux dernières velles l'optimisme renaissait : le prince Fouad-Fa demeurera à Capri, où il continuera à se promener le t nu. Le duc et la duchesse de Windsor prirent le larg cinglèrent vers l'Italie, tandis que le roi Pierre de Yo slavie abrégeait, lui aussi, son séjour sur la Croisette

Toutes ces têtes plus ou moins couronnées firent du tort à Mme Greta Garbo, qui dut mettre des chauss encore plus longues, des lunettes encore plus noires et chapeaux encore plus ridicules pour attirer l'atten des journalistes. Mais rien n'y fit... Les méchants repor s'entêtèrent à ne pas reconnaître « la divine ». Dev une si noire ingratitude Greta Garbo s'embarqua su yacht précédemment loué par la chanteuse Greco.

A Juan-les-Pins les indigènes ont soudainement est que les estivants existentialistes avaient le verbe un haut et des orchestres trop bruyants. Cette croisade silence nous paraît vouée à l'insuccès, car la renom de Juan-les-Pins est précisément due au « chahu nocturne de cette véritable « fête à Neu-Neu » de la C d'Azur.

Au Palm Beach de Cannes on s'amuse heureusem avec plus de retenue. Mais les saines traditions di raissent, au grand désespoir des Cannois. Pas le moin « fric-frac » mondain cette année... alors que le cap Fe s'enorgueillit du vol de 15 millions de bijoux sur la pl

Photographies Germaine Traverso.

Edith Piaf et Jacques Pills, accompagnés de leur secréta se baignent à Cannes. Après une tournée à tra la France la chanteuse partira pour les États-Unis avec Jacq Pills, qu'elle épousera à bord du « S. S. Liberty », dit-

De gauche à droite : la chanteuse Dany Dauberson au Palm Beach, la « bombe argentine » Tilda Thamar, le duc et la duchesse de Windsor alors qu'ils quittaient Cannes pour une croisière en Italie. Celle-ci fut interrompue par une indisposition du duc.

Georges Guétary a une villa à Cannes. Il y passe l'été avec le compositeur Francis Lopez, qui vient d'écrire une nouvelle opérette pour Guétary.

La grande cantatrice Lily Pons a fait escale à Cannes, ses neveux et ses nièces montèrent l'embrasser à bord. **En dessous :** l'acteur américain Don Ameche à Eden-Roc.

LE ROMAN PEUT-IL ÊTRE SCIENTIFIQUE ?

A PEINE ai-je écrit ce titre qu'il me vient une hésitation. Cela ressemble terriblement aux titres de Kant — toutes proportions gardées : « Une métaphysique est-elle possible ? » Pourtant je crois bien que le problème est là. Le roman peut-il être scientifique ?... s'entend : sans perdre ses qualités romanesques.

Examinons les faits, c'est-à-dire les œuvres. J'ai professé dans mon enfance un goût immodéré pour Jules Verne. Puis je l'ai tu : Jules Verne n'était pas à la mode et j'ai grand souci de la mode. Aujourd'hui nos intellectuels exposent Jules Verne à la hune (et même à la « une », dirais-je si j'osais un calembour); je revendique l'amour de Jules Verne. Mais, quand j'y réfléchis, je me demande si ce qui reste de Jules Verne, c'est bien « l'anticipation scientifique », que lui fournissait, je crois, un cousin polytechnicien (le *Nautilus*) ou le contenu psychologique et poétique (le capitaine Nemo). Ce qui me frappe encore maintenant, chez lui, ce n'est pas le prodigieux de l'aventure humaine, c'est que cette aventure ait été humaine...

De même, chez Wells. On ne me contestera pas qu'il y ait beaucoup de déchet. Surplombant les déchets — je schématise — demeure néanmoins *l'Homme invisible...* Pourquoi ? Parce qu'on passe rapidement sur l'invraisemblance de la situation et que l'accent est mis sur le retentissement moral et social qu'elle comporte.

Connaissez-vous Maurice Renard ? C'est le plus merveilleux et le plus méconnu de nos écrivains d'anticipation. Il y a là, dormant dans les bibliothèques, plus de vingt chefs-d'œuvre à redécouvrir. Pourtant le plus émouvant d'entre eux reste, pour moi, *le Péril bleu,* parce qu'on y voit des créatures inconnues — en l'espèce un conglomérat social de fourmis — pêcher les hommes à travers l'azur, exactement comme l'homme ramasse des poissons pour ses aquariums dans l'épaisseur des océans.

Lisez-vous encore Jacques Spitz ? Reprenez alors *l'Agonie du Globe* et dites-moi si, plus que tous les cataclysmes, ne vous émeut pas la perspective d'une humanité coupée en deux, dont les membres s'adressent un adieu définitif au bord de l'éther ?...

Et j'en arrive à nos modernes *science-fictions.*

J'en ai lu beaucoup.

Beaucoup sont exécrables. Pourquoi ?

Parce que s'ils sont vraisemblables du point de vue scientifique, leur psychologie reste infantile.

Considérez, par exemple, les *Humanoïdes,* de Jack Williamson (1). On y voit à l'œuvre toutes les merveilles de la science et de la pseudo-science : télépathie, télékinésie, télétranslation y sont expliquées mécaniquement ; à l'électro-magnétisme (qui est nôtre) se superposent le « rhodo-magnétisme » et le « platino-magnétisme ». Le champ « platino-magnétique » apparaît comme la troisième composante du « champ universel » ; la *prima materia* des philosophes est découverte, l'explication de l'univers est achevée ! Précisons tout de suite que toutes ces théories, pour fantaisistes et retentissantes qu'elles soient, n'ont rien d'absurde en elles-mêmes. Cependant le livre de Jack Williamson ne présente aucun intérêt pour le lecteur : je prétends que c'est parce que les personnages dont il peuple son univers fantastique sont tout bonnement des marionnettes échappées aux bandes dessinées des journaux illustrés. La science ne sauve pas le romancier du manque réel d'imagination.

Effectuons la contre-épreuve et plongeons-nous dans le *Triangle à quatre côtés,* de W. Temple (2). Ici, la partie technique est réduite au minimum — à un postulat. A l'aide d'un appareil nouveau, tout objet peut être instantanément reproduit — qu'il s'agisse d'un cobaye ou de *la Joconde* — identique à lui-même. Peu d'explications. On l'admet. Tout écrivain sans imagination n'eût pas manqué de multiplier à l'infini les variations sur ce thème. Le génie propre de W. Temple commence au moment où il imagine de « reproduire » un être vivant : une femme. Aussitôt le roman cesse d'être scientifique pour devenir le développement du plus étonnant « cas » qui soit. Car le *double* est animé des mêmes sentiments, exactement, que l'original ; cependant il doit mener une existence singulière et indépendante. Je vous jure que le raffinement psychologique du « triangle à quatre côtés » (l'original, le *double* et leurs deux maris) dépasse en intelligence et en profondeur la plupart de nos petites ratiocinations sur le triangle habituel ! On oublie complètement le postulat scientifique dont on est parti pour ne plus retenir, une fois de plus, que la passionnante aventure humaine.

Et voilà comment le cas de W. Temple rejoint celui de Wells, de Verne et de Renard. Oui ! le roman scientifique est possible ; mais à condition que la science n'y fasse pas oublier complètement que ce qui nous intéresse, avant tout, dans les aventures imaginaires, c'est nous-même.

(1) Stock. — (2) Gallimard.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR « DEUX SOUS D'ESPOIR »

CASTELLANI s'est imposé pour la première fois à l'attention avec *Sous le soleil de Rome,* qui reçut en 1948 le prix de la Critique internationale. *Primavera* vint ensuite confirmer ses dons. *Deux Sous d'espoir* le placent définitivement au premier rang des réalisateurs italiens.

Il ne se confond pourtant avec aucun d'eux. S'il partage avec De Sica et Rossellini le goût de recruter ses acteurs parmi les non-professionnels (c'est lui qui a révélé Ralf Vallone et Elena Varzi, et, dans son dernier film, seule la directrice du cinéma est une comédienne, les autres sont d'authentiques paysans), il accorde néanmoins une importance capitale au dialogue, qu'il écrit lui-même et fort bien. Sous l'apparence d'une grande facilité et d'une verbosité méditerranéenne photographiée sur le vif se dissimule une composition très méditée et obtenue au prix d'un labeur opiniâtre et de multiples retouches. En ce qui concerne *Deux Sous d'espoir,* les répliques ont d'abord été enregistrées telles que les prononçaient les acteurs dans leur patois napolitain. Puis elles ont été traduites en italien courant et interprétées par des professionnels du doublage. Enfin elles ont été récrites dans une langue intermédiaire, intelligible dans toute l'Italie, mais truffée de locutions méridionales : un équivalent, si l'on veut, du marseillais de Pagnol. Au total, la réalisation du film a demandé deux ans, ce qui suffit à indiquer que le metteur en scène n'a jamais cherché la solution de la facilité.

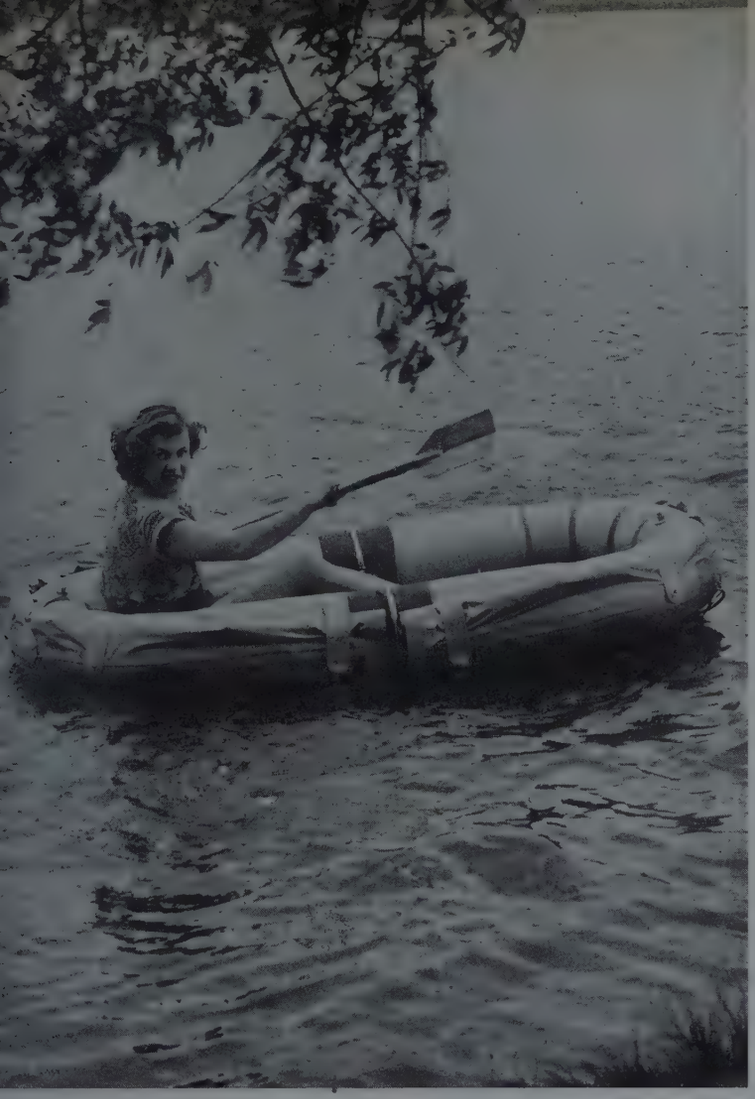
Le procédé de narration est, lui aussi, très spécial. Castellani ne « file » jamais une scène, comme on fait toujours au théâtre et le plus souvent aussi au cinéma. Il procède par touches beaucoup plus rapides : deux ou trois répliques sont échangées et l'on change déjà de décor. Sans entraîner de papillotement, il donne ainsi l'impression d'une plus grande soumission à la vie quotidienne. C'est déjà bien joli chez des gens aussi simples, à qui il n'arrive rien que d'ordinaire, que quelques minutes d'une journée vaillent la peine d'être retenues pour une boutade heureuse, un geste marquant ; il faut appartenir à une autre classe de la société pour être en mesure de se payer le luxe de sentiments qui s'étalent à loisir en une progression dramatique bien calculée. Sans doute le procédé choisi a-t-il l'inconvénient de multiplier les transitions ; mais quand Castellani n'en trouve pas une bonne, il recourt avec tranquillité à l'artifice d'une voix anonyme qui nous met au courant du temps qui s'est écoulé et de l'endroit où nous passons : cette gaucherie délibérée convient à merveille à son sujet.

Bien entendu, ce ne sont pas ces considérations techniques qui font le mérite de *Deux Sous d'espoir* ; je ne les donne que pour éviter les malentendus que pourrait créer une première impression. Si Castellani a donné là son chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre, c'est parce qu'il a exprimé l'amour sincère et profond qu'il ressent pour ces pauvres paysans de l'Italie du Sud. Il ne cache pas leurs défauts : la mère est joueuse, menteuse et voleuse, la jeune fille a une tête de mule et le garçon fait preuve d'un cynisme naïf. Quand le curé du village lui reproche de cumuler ses fonctions de sacristain avec celle de colleur d'affiches communistes à Naples, il répond tranquillement : « Mais puisque ce n'est pas au même endroit. » (Je donne toutes les laborieuses plaisanteries de *Don Camillo* pour cette réplique.) Mais qui pourrait se défendre d'éprouver une chaude sympathie pour ces malheureux qui supportent avec tant de bonne humeur leur affreuse misère et qui font preuve d'une telle dignité quand leurs sentiments sont en jeu ? A cet égard, je trouve qu'on n'a pas suffisamment signalé dans l'admirable scène finale l'expression tragique que conserve le visage de la fille : elle atteint au but qu'elle a si obstinément visé, elle est enfin réunie à l'homme qu'elle aime, elle va pouvoir partager sa vie, tout le village leur fait fête et elle ne sourit même pas, car elle porte la honte d'avoir été chassée par son père.

Deux Sous d'espoir nous font, à chaque instant, rire d'une situation si désespérée que, si nous n'en riions pas, les larmes nous monteraient aux yeux : une émotion que nous n'avons plus éprouvée à l'écran depuis les grands films de Chaplin. Cette comparaison donne la mesure d'une œuvre exceptionnelle, dont on est heureux qu'elle recueille, en France comme en Italie, un succès populaire mérité.

UN ATTENTAT CONTRE L'ART

M. Cecil Saint-Laurent a confié son amertume à un journaliste : il craint de devoir retirer son nom du générique du « Fils de Caroline », la prestigieuse suite de « Caroline chérie ». Il paraît en effet que l'adaptateur a pris des libertés inadmissibles avec le texte génial, dont il aurait dû respecter chaque virgule. Cette iconoclastie est d'autant plus inadmissible que l'adaptateur est un tâcheron qui n'a jamais obtenu le dixième du succès qui auréole M. Cecil Saint-Laurent : il s'appelle en effet Jean Anouilh.



R LA RIVIÈRE, une jolie promeneuse pagaie sur son canot pneumatique.

ACE A UN SOUFFLET, elle regonfle séparément chaque moitié du « boudin ».

UNE SIMPLE FERMETURE « ÉCLAIR » permet de clore hermétiquement les rebords du canot qui formeront les montants de la tente.

DU NOUVEAU POUR LES VACANCES

UN CANOT *pour* CAMPER

L'INVENTION que nous présentons dans cette page doit combler les vœux de nombreux amateurs de vacances en plein air. Elle résout en effet, avec une élégante simplicité, d'épineux problèmes qui se posaient aux sportifs cherchant à unir les plaisirs de l'eau et les agréments du camping. Ce canot peut, en effet, être transformé en tente. Plus besoin donc de transporter un matériel spécial. Le canoéiste emmène avec lui son abri et lorsqu'il a, pendant le jour, suivi la rivière aux multiples attraits il dresse en peu de temps sur la berge la maison de toile où il pourra goûter le repos.

LES ARCEAUX MIS EN PLACE, il ne reste plus qu'à tendre la toile qui les unira et sous laquelle notre voyageuse pourra se reposer à l'abri des intempéries.

PETITES CHRONIQUES

DRAME DE LA MER

Un drame de la mer a coûté la vie à deux jeunes Parisiens qui passaient leurs vacances en Bretagne. Michel Hébert, fils du directeur de la région ouest de la S. N. C. F., était parti de Trégastel en compagnie de son ami Philippe Branellec pour se rendre à l'île de Batz. Le voyage s'accomplit sans encombre. Mais lorsque, quelques heures plus tard, les jeunes gens voulurent revenir, un vent de suroît très violent soufflait. Malgré les objections des pêcheurs de Batz, qui ne jugeaient pas leur frêle embarcation en état de tenir la mer par gros temps, ils partirent. Le bateau disparut pendant ce retour et toutes les recherches faites pour retrouver les deux corps demeurèrent infructueuses.

Philippe Branellec était le fils de notre collaborateur René Branellec, que nous assurons en cette cruelle épreuve de la sympathie profondément émue de tous ses amis de *France-Illustration*.

NÉCROLOGIE

André Corthis

Poète et romancier, membre du jury du prix Femina, qu'elle présida l'année dernière, André Corthis est décédée en son appartement parisien de l'avenue de Wagram. Elle avait soixante-sept ans. De son nom véritable Andrée Husson, elle avait débuté par un volume de vers, *Gemmes et Moires*. Un roman assez âpre et douloureux, *Pour moi seule*, remarqué par René Doumic, qui le publia dans *la Revue des Deux-Mondes*, valut à son auteur en 1919 le grand prix du Roman de l'Académie française. Il fut suivi d'autres qui ont souvent pour cadre l'Espagne, où l'écrivain avait passé son enfance.

UN SAUVETEUR RÉCOMPENSÉ

Ce jeune homme, M. François Laouenan, a sauvé trente-sept vies humaines.

Patron de pêche rochelais, commandant le chalutier *Picorre*, il porta secours, en janvier 1951, au cargo anglais *Castel-Dore* en détresse au large des côtes espagnoles.

Ce héros a bien mérité la médaille de vermeil et le prix que vient de lui décerner la Société centrale de sauvetage.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DU MONDE CARTHAGINOIS :

Pierre Hubac, *Carthage* (Editions Bellenand, 306 pages, 16 planches). Un « reportage historique », selon l'expression de l'auteur, sur l'antique Carthage des Puniques, présenté sous une forme directe, vivante, pour réagir contre des préjugés traditionnels, imputables surtout au fait que ce passé ne nous est connu que par des témoignages romains. Vingt ans de séjour ont familiarisé M. Pierre Hubac avec ce pays, dont il évoque avec une visible tendresse les sites, les ruines, les traditions et les mœurs. Pour lui, le secret de la chute de Carthage, c'est son aversion pour le métier des armes, son ingratitude à l'égard de ses généraux, l'excès de sa civilisation et de sa confiance dans ses dieux protecteurs. Son malheur fut d'avoir besoin des nomades, de se faire défendre par des mercenaires.

Une entreprise de réhabilitation qui, avoue l'auteur, « bouscule les habitudes des chartistes ».

La survie de Carthage ne fait point de doute pour lui : ce n'est point une préfecture latine en Afrique, c'est une capitale, « le caravansérail drainant l'Afrique française tout entière, depuis le golfe des Syrtes jusqu'au golfe du Bénin ; c'est la ville de la mer et des espaces, qui doit reprendre sa place au soleil, parce que la géographie commande, parce que les hommes, les vents et les flots suivent à jamais les mêmes courants... Carthage, ce n'est pas la vaine poussière d'un lointain passé, c'est la réalité française de demain ».

On peut discuter ces vues très personnelles ; on n'en peut contester ni la sincérité ni l'intérêt.

LA VIE ÉCONOMIQUE :

C.-J. Gignoux, *l'Industrie française* (Boivin, 190 pages, 19 héliogravures). Ce quatrième volume de la collection « Vocation de la France » définit les « constantes » de l'industrie française au moment où s'élabore une nouvelle construction de l'économie européenne. Economiste et historien, l'auteur était éminemment qualifié pour brosser cette vaste fresque, qui va des industries de la Gaule (armes, bijoux, vêtements au bilan de la dernière guerre.

Les vainqueurs de celle-ci sont les technocrates et les planificateurs. Les nationalisations ont donné une satisfaction précipitée à l' « esprit nouveau », sans que leurs auteurs eussent mesuré les charges qu'elles allaient imposer à la collectivité, par l'impossibilité où elles sont d'assurer par des voies normales leurs dépenses d'investissement.

M. Gignoux dresse le procès du dirigisme, dont l'infériorité congénitale est l'absence d'un appareil directeur, et plus encore celui du totalitarisme, dont les « forceries » donnent des fruits précoces, « mais de saveur inhumaine et de médiocre conservation ».

Il regarde le plan Schuman comme un tournant de l'histoire industrielle : en posant le problème de l'européanisation des industries-clés, il crée une idée-force qu'il est impossible d'éliminer.

Mais les périodes ascendantes de l'industrie française ont été celles où les responsabilités n'étaient pas anonymes et où un capitaine d'industrie pouvait réellement faire son métier de chef. Le problème actuel de notre industrie n'est pas de conserver ses chances, mais d'avoir la liberté de les jouer.

Albert Mousset.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

De Toulouse-Lautrec à Picasso

Pour commémorer le trentième anniversaire de l'installation du musée Toulouse-Lautrec à Albi, dans le palais de la Berbie, son conservateur, M. Edouard Julien, excellent peintre lui-même, a eu l'heureuse initiative d'organiser une exposition intitulée : « de Toulouse-Lautrec à Picasso ». Bien entendu, le fond même de cette manifestation reste l'ensemble considérable des œuvres de Lautrec, dont la plupart ont été données par sa mère, la comtesse Alphonse de Toulouse-Lautrec.

Qu'il s'agisse de portraits — ceux de sa mère, de l'artiste lui-même, de son ami Maurice Joyant, de bien d'autres encore — ou qu'il s'agisse des scènes de café-concert, des scènes de courses ou des milieux de la prostitution, Lautrec a toujours été un témoin. Il regarde son époque, et la traduit avec un réalisme intime ou pathétique, humain ou satirique. Il décèle l'attitude révélatrice, le geste évocateur, l'expression caractéristique qui évoquent son modèle dans sa plus secrète familiarité. Il schématise et synthétise, et pour cela il lui a fallu observer, scruter avec une attention constante afin d'exprimer l'être dans ce qu'il a de plus personnel, de plus intime. Cette psychologie qui est le propre de l'art de Lautrec fait la grandeur de son œuvre, et c'est par elle que se manifeste son talent exceptionnel.

A ses côtés sont groupés une partie des artistes qui sont ses successeurs et se rattachent, par quelque façon, directement à lui. Qu'il s'agisse d'indépendants, comme Suzanne Valadon, Utrillo ou Segonzac, de sculpteurs, comme Rodin, Bourdelle ou Maillol, de néo-impressionnistes, comme Seurat, ou des nabis, tels Bonnard, Vuillard, Denis, que ce soient les fauves coloristes ou pathétiques, comme Matisse, Dufy, Marquet, Van Dongen, Derain, Rouault ou Vlaminck, des cubistes enfin, comme Braque ou Picasso, tous sont apparentés au grand maître albigeois, ont subi son influence, ont travaillé dans la voie qu'il avait tracée.

Paysages de France et d'Algérie

Gilles Cimetière présente un ensemble important de ses peintures et aquarelles dans une galerie de Bourbon-Lancy. Peintre traditionaliste, Gilles Cimetière traite plus volontiers le paysage ou les scènes d'intérieur animées quelquefois de portraits. Il s'attache à rendre les effets de brume ou ceux du coucher de soleil sur les *Etangs des Dombes*, le charme nostalgique de la Sologne, la rutilance des vitraux de la cathédrale de Bourges, l'atmosphère de Bourbon-Lancy, ou enfin la lumière intense et colorée de l'Algérie. Un paysage de neige ou des vues d'intérieurs complètent cet ensemble dans lequel l'artiste s'est exprimé avec sincérité.

Maurice Sérullaz.

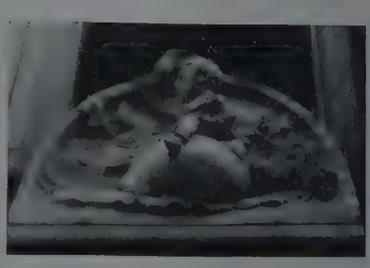
LE CHATEAU DE BOURBILLY PARTIELLEMENT INCENDIÉ

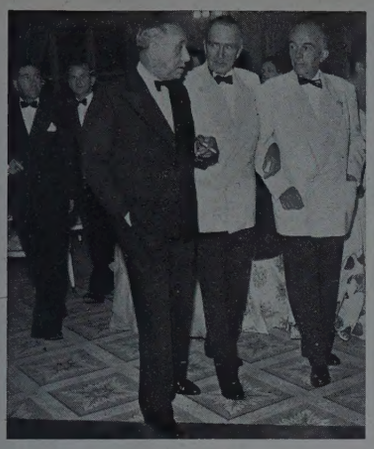
Un joyau historique vient d'être détruit par un incendie : la chapelle du château de Bourbilly, proche de Semur-en-Auxois. De cette demeure, où elle avait été mariée en 1592, sainte Jeanne de Chantal, devenue veuve, partit en 1602, pour se retirer du monde et fonder l'ordre de la Visitation. La sainte eut une petite-fille illustre, Mme de Sévigné, qui aimait Bourbilly et y fit de longs séjours.

Dans la chapelle qui vient d'être consumée avait été célébré, le 6 avril dernier, le mariage du baron Edouard de Crépy et de Mlle Chantal Darcy. Quelques semaines plus tard, le révérendissime abbé de la Pierre-qui-Vire, qui avait donné la bénédiction nuptiale, fut victime d'un accident d'automobile. Rapprochement qui pourrait faire impression si l'on y voulait voir une menace du destin.

LES LONDONIENS SONT TOUT HEUREUX ET TOUT AISES DE RENCONTRER CE LIMAÇON

Cette curieuse enseigne, dont un lecteur londonien, M. Barret-Lennard, 13, Lowndes Square, nous communique aimablement la photographie, orne la façade du restaurant français de Greek Street *l'Escargot-Bienvenu*. Sculptée il y a quinze ans, l'enseigne représente le propriétaire du restaurant, M. Georges Gaudin, chevauchant un énorme limaçon. Cent mille escargots de cette espèce — mais d'une taille normale — franchissent chaque année le *Channel*... par avion pour venir régaler les hôtes de M. Gaudin. Celui-ci, qui est titulaire du Mérite agricole, porte allégrement ses quatre-vingt-deux ans.





DE LA MANCHE AU LÉMAN PARIS EN VACANCES

La vie de Paris s'est pour le mois d'août dispersée aux quatre coins de la France, à travers les stations thermales et balnéaires.

L'une des plus brillantes reste évidemment Deauville. Parmi les habituelles manifestations où les estivants recherchent une légitime détente, une cérémonie plus grave a été récemment consacrée au souvenir de Santos-Dumont. Une voie deauvilloise portera désormais le nom du célèbre aviateur. Elle a été inaugurée le 10 août. L'amitié de la France et de l'Amérique latine a été exaltée au cours de cette journée, où les pionniers de l'aéronautique ont été également honorés. Parmi eux, M. Gabriel Voisin, MM. Morane et Louis Breguet, que l'on voit tous deux sur notre photographie conversant

avec le maire, M. Fossorier (de g. à dr.)

A Evian également, les photographes font la chasse aux personnalités qui se pressent nombreuses aux galas du casino. Au nombre de ces hôtes célèbres, la bégum, que notre cliché montre au côté de M. Lambert, sous-préfet de Thonon.

NOUVELLES DE L'UNION FRANÇAISE

Motorisation des pirogues au Sénégal

Les vingt mille pêcheurs du Sénégal disposent de moyens primitifs alors que la pêche pourrait être une des ressources importantes de cette région. Aussi le Service des pêches du gouvernement du Sénégal a-t-il entrepris de motoriser les pirogues. Cinquante d'entre elles viennent d'être pourvues par ses soins de moteurs de 7 CV, que les pêcheurs paient par mensualités. Les pirogues ainsi équipées peuvent participer aux trois campagnes de pêche de l'année et rapportent une moyenne de 30 tonnes de poisson, soit quatre fois plus que les pirogues ordinaires. Des entrepôts frigorifiques sont en voie d'achèvement et pourront emmagasiner d'importantes quantités de poissons.

P. D.

LA FOIRE AUX SORCIERS DE BUÉ-EN-SANCERROIS

Ce pays vignoble connaît chaque année, au cours des vacances, une festivité étrange : « la Foire aux sorciers et aux birettes ». La dernière s'est tenue le 10 août dernier. Cette manifestation d'art rustique, dont le but est destiné à maintenir des traditions tout en venant en aide à des œuvres de bienfaisance rurales, n'a rien de la kermesse ni de la fête folklorique créée pour la circonstance.

Au contraire, elle prend racine dans le pays même et puise loin dans le temps son inspiration : un procès de sorcellerie, qui, au XV[e] siècle, conduisit une douzaine de vignerons sancerrois devant le parlement de Paris, et les histoires que l'on se transmet en famille, sur les « soi-disant » sorciers et les astucieux revenants, fournissent chaque année un thème qui est parfaitement du cru.

C'est une fête qui célèbre aussi les produits du sol. Et ce joyeux sauvignon, que le service d'appellation dénomme « Sancerre », combien de visiteurs le découvrent et l'apprécient ce jour-là ! Les Buétons le chantent à pleine voix. Ils recherchent aussi les vieilles chansons du terroir, que Charles Brown, directeur du conservatoire de Bourges, harmonise à leur intention.

La Foire aux sorciers, c'est depuis cinq ans l'occasion donnée aux meilleures équipes d'art régional du Berry de se réunir à Bué, autour du sympathique « barger » et poète Jean-Louis Boncœur.

L'apparition impressionnante des birettes sortant du bois vêtus de leurs linceuls.

COURRIER MUSICAL

Avant le Festival de Besançon

L'été musical de France va s'achever en beauté. Sous le titre « Musique, langage universel » — autrement dit : musique de tous les temps et de tous les pays — le V[e] Festival de Besançon aura lieu du 4 au 14 septembre. Il se déroulera dans les décors variés dont la ville est assez riche pour en prodiguer les meilleures attributions. Les concerts symphoniques, où les principaux aspects de la musique européenne se trouvent représentés, se donneront dans le charmant théâtre de Ledoux, assez spacieux pour accueillir aussi *Ruy Blas* et les Comédiens-Français, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de Hugo, et les galas chorégraphiques de notre Opéra national. La musique de chambre sera dignement à sa place en la la salle du Parlement, dont les hautes boiseries sculptées accordent leurs délicates résonances aux œuvres d'intimité. Les concerts spirituels nous conduiront de l'église Sainte-Madeleine à l'église Saint-Pierre, jusqu'en la basilique Saint-Ferjeux pour la grand-messe solennelle où sera exécutée la *Missa festiva,* de Gretchaninov, à peu près inconnue en France. Pour toutes ces manifestations, artistes, virtuoses, ensembles et chefs applaudis dans les grands festivals internationaux ont été désignés : Gérard Souzay et Pierre Fournier, Nikita Magaloff et Y. Boukoff, le quatuor Pascal et le cercle Bach de Genève, la Chorale protestante de Bruxelles, la Schola de Dijon et les Chanteurs comtois, Roberto Benzi, George Sebastian et Igor Markevitch. Kirsten Flagstad et Furtwängler.

Et, sans donner l'exact calendrier du festival, il faut signaler le concert d'ouverture, sous la présidence effective de M. André Marie, ministre de l'Education nationale, que donnera l'Orchestre national sous la direction de Furtwängler ; le concert « Espagne-Italie », où nous entendrons en première audition le *Concerto pour piano,* de Menotti ; la *Missa solemnis,* de Mozart ; le concert symphonique « France » et le récital qui lui fait suite, où Paul Dukas, Paul Le Flem et Florent Schmitt trouveront réparation de l'oubli dont ils furent victimes à l' « Exposition de l'œuvre du XX[e] siècle » ; le concert « Suisse », où sera donné le magnifique oratorio de Frank Martin, *Golgotha* ; le concert « Norvège-Allemagne », où la grande cantatrice Kirsten Flagstad chantera des fragments de *Tristan* et de l'*Elektra* de R. Strauss, et les deux galas chorégraphiques du Théâtre national de l'Opéra. Le festival reprend en outre l'excellente initiative du Concours international des jeunes chefs d'orchestre, qui s'est révélé comme une des attractions du programme de l'an dernier.

L. Maurice-Amour.

LÉGION D'HONNEUR

Dans une récente promotion au titre du secrétariat d'Etat à la présidence du Conseil (information), nous avons relevé avec plaisir les noms de André Roux, administrateur de *Paris-Match,* et de notre confrère Georges Ravon, du *Figaro,* promus au grade d'officier. D'autre part, ont été nommés commandeurs, à titre militaire, M. Pierre Lyautey, président de l'Association France-Maroc, le prince Charles Murat, le champion de tennis Jean Borotra et le commandant Loustanau-Lacau, député des Basses-Pyrénées.

LA PLUS BELLE COLLECTION DE PIPES « IN THE WORLD »

Des dizaines de pipes s'alignent dans l'atelier de M. J. Felsen, situé à Burbank (Californie). Cet officier en retraite de l'U. S. Navy les a toutes sculptées et peintes lui-même. Plusieurs représentent des personnages connus ; l'artiste a fait également le portrait de ses familiers, et certaines de ses créations sont de véritables petits chefs-d'œuvre, comme la botte de cow-boy qu'on lui voit à la bouche sur notre photographie. M. Felsen se constitue ainsi peu à peu l'une des collections les plus importantes du monde.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Mise en garde du Saint-Office contre certains livres

Le Saint-Office vient de déconseiller la lecture de certains ouvrages commentant les phénomènes mystiques, et notamment l'apparition des stigmates dont serait favorisé un religieux italien, le Père Pio. Ce Père Pio, qui demeure depuis quarante ans dans un couvent de la région de Foggia, reçut en 1918, au cours d'une extase, les stigmates de la Passion du Christ. Les habitants de la contrée l'entourent d'une grande vénération et des prélats éminents vinrent le visiter.

Le décret du Saint-Office ne constitue d'ailleurs pas une mise à l'index, mais seulement une mise en garde contre certains livres dont les auteurs n'ont pas sollicité l'imprimatur des autorités ecclésiastiques. Sans doute ces ouvrages ne pouvaient-ils d'ailleurs le recevoir, car ils s'efforcent d'établir la sainteté du Père Pio, sainteté qui n'est jamais accordée qu'aux défunts, et après une longue enquête du suprême tribunal ecclésiastique.

En tout cas, on ne se trouve nullement en présence d'une censure à l'égard du Père Pio, dont la personnalité est hors du débat.

NOS ILLUSTRATIONS

Les très belles photos des manifestations artistiques et mondaines d'Aix-en-Provence et d'Orange que nous avons publiées dans notre numéro du 9 août étaient dues à l'excellent photographe Lido.

LES SPECTACLES

MOGADOR : UN TRIOMPHE
L'Opérette à grand spectacle
« VIOLETTES IMPÉRIALES »
avec tous les créateurs
Mise en scène d'Henri VARNA

THÉATRE DE PARIS
Tous les soirs 21 h. MATINÉE, DIMANCHE 15 h.
Joaquin Perez Fernandez
ET SES BALLETS
DE L'AMÉRIQUE LATINE
NOUVELLE VERSION

Paris - Presse - l'Intransigeant

LE JOURNAL LE PLUS AGRÉABLE
A LIRE EN VACANCES

SOUS UNE FORME CLAIRE ET NOUVELLE

Paris - Presse - l'Intransigeant

VOUS DONNE TOUTES LES DERNIÈRES
INFORMATIONS DU MONDE ENTIER
DE FRANCE ET DE PARIS

★

DANS SA SÉLECTION DES

25 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

Paris - Presse - l'Intransigeant

VOUS OFFRE UNE LECTURE DE HAUTE QUALITÉ

APRÈS

LÈVE-TOI ET MARCHE
D'HERVÉ BAZIN

LE JOURNAL D'UN MÉDECIN DE CAMPAGNE
D'ANDRÉ SOUBIRAN
LE CÉLÈBRE ROMANCIER DES **HOMMES EN BLANC**

★

A TRAVERS LES VILLÉGIATURES DE FRANCE
ET DE L'ÉTRANGER, UNE BRILLANTE ÉQUIPE
DE REPORTERS, DE PHOTOGRAPHES ET
DE DESSINATEURS ÉCRIVENT ET ILLUSTRENT
CHAQUE JOUR POUR

Paris - Presse - l'Intransigeant

LE JOURNAL DES VACANCES

LA SEMAINE HIPPIQUE

Brelan de jumpings : Le Touquet, Blois, Béthune

L'ÉQUITATION est probablement le sport numéro un du Touquet. En marge des promenades en forêt, des drags et des rallies, un concours hippique réunit tous les ans, sur le terrain de l'avenue Sanguet, l'élite des cravaches parisiennes et des propriétaires de la région du Nord. Le Grand Prix — quarante et un partants — donna lieu à quatre parcours sans faute malgré une série d'obstacles de terre d'une difficulté certaine. Mlle José Bonnaud, montant train de cross son cheval Charleston, termina en tête en 1' 19" ; Mlle Howlett, M. Dillée, le comte de Maillé se classèrent à la suite. Le Prix des Vainqueurs, couru en deux manches, est revenu à Mme Perrone (Italie), qui régla tout le monde sur Cyrano en 2' 41". Parmi les gagnants, M. Calmon, souvent nommé, le chevalier de Selliers de Moranville (Belgique), MM. Debled, Bouté, Gudin de Vallerin.

La « Cour et la Ville » se donnèrent rendez-vous à « l'Hippique » de Blois sur le stade des Allées, qui se prête admirablement à semblable manifestation. Panachage heureux d'épreuves civiles et militaires. La coupe a été partagée entre Mlle de Laissardière, galopant Carabine dans l'exacte foulée, et le vicomte de la Gravière, produisant Watt. Tous les deux sont sans faute en 1' 09". Le Prix du Général d'Urbal, divisé en deux séries, s'inscrivit au palmarès du lieutenant Bouteiller et du capitaine Roumanet. Dans la matinée du deuxième jour, messe de Saint-Hubert au son des trompes, dite devant les tribunes par Mgr Robin, évêque de Blois.

Le cinquante et unième tournoi de Béthune, un des plus anciens de France, s'est déroulé dans le cadre magnifique du Jardin des Sports. On applaudit Mlle Paureau, qui enleva « la Puissance » sur Aiclair, battant ainsi Mlle Bonnaud avec Aiglon. La Coupe, trente-trois partants, mit en valeur la classe du colonel Gudin de Vallerin et la maîtrise de Mlle Howlett. Le premier l'emporta au deuxième tour ; son jumper Caprice prend du métier de jour en jour. — TRÉ-HARDY.

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

Pour la pêche au vif

A l'intention des pêcheurs on nous propose un nouvel accessoire de matière plastique. Plié, il tient facilement dans la poche d'une veste ; ouvert, il contient près de 3 litres d'eau.

Un tube muni d'une valve à la partie inférieure permet à l'ensemble de flotter.

Pour la sécurité de la route

Un ressort calibré s'adapte à la pédale de l'accélérateur et permet au conducteur de maintenir, sans fatigue, la vitesse de croisière qu'il a choisie.

Quand la pédale est abaissée jusqu'à la position correspondant à cette vitesse, la partie inférieure du ressort appuie sur le plancher.

Pour aller plus vite une pression plus forte du pied est nécessaire, et il est ainsi impossible à l'automobiliste d'accélérer « machinalement ».

C. T.

COURRIER MEDICAL

La longue maladie

Le docteur Macoumaye est écartelé par le secret professionnel. Les jours pairs il en fait le palladium et le graal du corps médical, les jours impairs il le voue aux gémonies. Nous sommes un jour impair. Le docteur Macoumaye, médecin conseil de la Sécurité Sociale, est appelé à se prononcer sur les demandes faites par les assurés et par leurs médecins traitants pour obtenir le bénéfice des prestations supplémentaires dans les cas dits de longue maladie. Nomenclature consultée, barème à l'appui, dossier étudié, le docteur rend sa décision en conscience. Ce qui le révolte aujourd'hui, c'est qu'au nom du sacro-saint secret professionnel cette décision est notifiée — sur papier saumon — sans qu'il soit fait mention d'aucun diagnostic. Or la longue maladie est accordée pour une maladie donnée, en accord, dit-on, avec le médecin traitant, et celui-ci doit, en principe, s'y retrouver. Mais qu'advient-il du malade qui change de médecin ou consulte un spécialiste ? Le malade produit des imprimés saumon, mais bénéficie-t-il de la longue maladie pour son diabète ou pour ses hémorroïdes, pour ses rhumatismes ou pour sa syphilis ? Charge est laissée au malade de s'en expliquer comme il pourra, mais le secret professionnel aura été respecté. C'est l'essentiel aujourd'hui, pourtant le docteur Macoumaye ne le trouve pas bon. — R.-J. M.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE

KERSAINT - PORTSALL
(Finistère
HOTEL JAOUEN
Pension Septembre
800 Fr. par jour
Taxes et service compris
Cuisine soignée - Plage - Pêche

CÔTE D'AZUR

SÉJOUR A MARSEILLE
LE LITTORAL, Résidence Hôtel,
129, bd Corderie, cham. lux. et app. 1-2 p.
+ bains-cuis., p. jour, sem. ou mois.

MAS DU MONT ALBAN

Point de vue unique
à 150 mètres au-dessus de la baie des Anges
HOSTELLERIE-RESTAURANT
Cuisine soignée - Grand jardin
Arrangement pour séjour
Moyenne Corniche à 3 km. du port de Nice
Téléphone 63-03

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Artistes défunts ressuscités par le disque

Vous avez entendu quatre pièces de Josef Suk interprétées par Ginette et Jean Neveu », annonce le speaker. « S'ils sont sortis de la vie, ils ne sont pas sortis de notre vie... » En effet, grâce à leur art souverain, à la somptuosité des disques qu'ils ont heureusement pris soin d'enregistrer, ces remarquables exécutants font encore vibrer leur archet et leur clavier à travers les continents. Ce n'est pas sans émotion que l'on peut écouter les morceaux qui prolongent leur activité passée. Ils laissent ainsi sur la terre le meilleur d'eux-mêmes et le monde musical honore sans cesse leur mémoire et admire leur talent de haute volée. Les virtuoses désormais sont assurés de l'immortalité lorsqu'ils reproduisent à merveille les œuvres des compositeurs de génie qui atteignent depuis longtemps la gloire alors qu'ils reposent dans leurs tombeaux.

D'excellents concerts de disques sont quotidiennement embarqués sur des trains d'ondes. Ils voyagent eux aussi et accompagnent les estivants dans leurs déplacements. Il importe de souligner la qualité exceptionnelle de l'*Ouverture pour une opérette imaginaire,* de Jean Rivier, enregistrée par l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire sous la direction de Charles Münch et celle du *Miroir d'eau,* extrait des *Transparences,* de Jeanne Leleu. Cette dernière partition a été fixée sur la cire par l'ensemble Lamoureux qu'animait splendidement le maître Eugène Bigot. La *Danse de corde* opus 86, de Florent Schmitt, présentée par les mêmes artistes, est agressive et dynamique. Elle plaît par son caractère vigoureux. Il était assez surprenant de prolonger ce concert par un récital d'orgue. Reginald Dixon exécutait des œuvres légères telles que *Jolly Brothers,* une valse de Vollstedt qui devrait être estompée afin de figurer comme musique décorative et non être imposée avec force. Il serait grand temps maintenant d'assigner aux différentes compositions classiques, modernes et contemporaines, sérieuses et légères, la place qu'elles méritent. En effet, orgue d'église et orgue de cinéma ne doivent pas être placés sur le même plan. L'instrument réservé au sanctuaire mérite plus d'égards que celui destiné à rehausser l'éclat des films.

Le temps ne compte plus à notre époque comme il comptait autrefois. On écoute jouer les morts, ils restent présents parmi nous, puis les auditeurs entendent l'émission différée d'une séance artistique offerte quelques jours, quelques semaines ou quelques mois auparavant. Ce fut le cas d'un concert spirituel donné avec le concours de Marie-Louise Girod et d'un ensemble instrumental placé sous la direction de Pierre Capdevielle, au cours duquel un choral de J.-S. Bach résonna, puissant, dans la version pour trompette et orgue.

W.-L. Landowski.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

René Préjelan : *Tableaux de chasse* (Editions de la revue *Adam*).

Le succès des *Souvenirs d'un fusil de chasse* a incité René Préjelan à leur donner une suite. Voici donc d'autres histoires contées avec non moins de verve et de philosophie narquoise : souvenirs de chasse et aussi de sports divers et de voyages. Et pour accompagner le texte, toute une suite de dessins où éclate le talent dès longtemps célèbre de l'auteur.

Nicolas Bassèches : *Staline* (Ed. Spes).

Ayant passé sa jeunesse en Russie, l'auteur, qui a côtoyé tous les protagonistes de l'histoire russe contemporaine, était bien placé pour faire ce livre. D'origine autrichienne, il l'a écrit en allemand et publié d'abord à Berne. La traduction française est de Maurice Muller-Strauss. Bassèches s'est efforcé de tracer un portrait objectif. Ses déductions sur l'homme et sur les événements seront lues avec intérêt.

COURRIER DE LA DANSE

Toumanova à l'Opéra

Mieux que quiconque elle incarne cette âpre passion, cet amour sauvage et impossible qui torture la femme dans sa chair et dans son esprit. La merveilleuse souplesse de tout le corps, la fermeté aiguë des pointes et surtout le sens du drame font de la danseuse russe une Phèdre bouleversante. C'est avec une joie profonde que l'on entend à nouveau la partition d'Auric, d'un paroxysme de douleur presque intolérable, avec joie que l'on revoit la chorégraphie de Lifar, stricte, dépouillée, merveilleusement humaine.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Prochaines émissions sarroises

L'administration sarroise des P. T. T. émettra au début du mois de novembre la série habituelle de timbres de bienfaisance. Elle comprendra cette année trois valeurs :

15+5 fr.; *le Comte Stroganoff lorsqu'il était enfant,* par Jean-Baptiste Greuze.

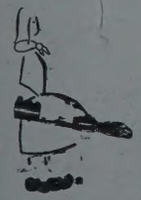
18+7 fr.: *le Berger divin* (fragment), par Murillo.

30+10 fr.; *Portrait d'un garçon,* par Georg Melchior Kraus.

J. Bellay.

AGRIFLAMME LANCE-FLAMMES AGRICOLE

BRULEUR A GRANDE PUISSANCE
fonctionnant au pétrole



POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES

DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc.
Aseptise les terres, carbonise les détritus.

DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE
poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.

ET POUR CENT AUTRES USAGES

Appareil complet, emballé, franco France continentale : **16.300** francs.

Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.

TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES DAN
9, rue Mazarine, PARIS-6e 83-38

LE BRIDGE (N° 103)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 89

LE MORT :
♠ V 10 6 5
♡ A 7 6 5
◇ R 7
♣ 10 6 5

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R 9 8 3
♡ 4
◇ A 8 6 5
♣ 8 3 2

Ouest ayant ouvert d'1 ♡, Sud a fini par demander 4 ♠.

Ouest entame de ♡ R pris par l'as. Par prudence Sud coupe immédiatement un ♡, joue ♠ A et R et apprend son infortune : Ouest avait ♠ D x x au départ.

Sud entrevoit une chance (pas une certitude) de réussir son contrat. Laquelle? Celle de faire les atouts restants en double coupe, ce qui ferait : cinq levées à ♠ par Sud + deux levées de coupe par Nord + ♡ A et ◇ A R = 10 levées.

En conséquence, Sud remonte au mort par ◇ R à la 4e levée, coupe un ♡, passe ◇ as, coupe un ◇, coupe le dernier ♡ et Sud joue son dernier ◇ dans la situation suivante, en supposant 4 ♡ et 3 ◇ chez Ouest au départ :

♠ V
♣ 10 6 5

♠ D
♣ A V x

NORD
OUEST EST
SUD

◇ 10
♣ R D 10

◇ 8
♣ 8 3 2

On remarquera que Sud réussit ainsi ses 4 ♠ si Ouest avait au départ : 4 ou 5 ♡ et 3 ◇, ou 5 ♡ et 2 ◇.

Sans la précaution de couper un ♡ dès la seconde levée, Sud aurait raté son contrat si Ouest avait au départ 4 ♡ et 3 ◇, car sur le dernier ◇ joué par Sud, Ouest aurait défaussé son dernier ♡ et Sud n'aurait pu faire son dernier atout en coupe parce que Ouest aurait pu le surcouper. Sud aurait ainsi perdu inévitablement une levée à ♠ et trois à ♣.

PORTRAITS DE BRIDGEURS

LE DOCTEUR MACOUMAYE ET SES PARTENAIRES

Le voyeur

Il n'est jamais là quand vous êtes trois. Dès l'arrivée du quatrième, les places à peine tirées, le voyeur est déjà tombé du ciel, assis, carré entre Sud et Est, correct, muet, inattaquable, mais l'œil plongeant dans deux jeux. Enchères faites, Sud joue trois sans atout. Vous êtes en Ouest, il vous faut entamer, choix délicat, car précisément avec un as, une fourchette, un roi gardé, un valet quatrième vous entrevoyez la possibilité de faire chuter. Pas d'indication chez le partenaire... vous jouez votre quatrième meilleure... le mort abat son jeu et le voyeur abaisse significativement les coins de sa bouche. Beau mérite, puisque dorénavant il voit trois jeux et déduit avec facilité le vôtre ! Vous prenez la main et rejouez. Nouvelle mimique du voyeur : bouche pincée, commissures abaissées et sourcils relevés. Notez qu'il n'a rien dit. Sud vous rend la main. Vous jouez pour la troisième fois et notre voyeur se penche vers le tapis comme s'il doutait que vous ayez pu jouer une telle carte. Il respire profondément, se rassied confortablement et émet même un petit grognement... mais il n'a rien dit ! Vous, vous écumez, mais que faire... Que faire ? Eh bien, on a vu des joueurs moins patients prier le voyeur d'aller s'asseoir près d'une autre table, et définitivement.

R.-J. M.

ÉTUDE N° 90

♠ A D 6
♡ A 9 5 2
◇ A V 7
♣ R 8 3

entame : ♡ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R V 10 9 8
♡ 6
◇ R 5 3
♣ A D V 10

Sud joue 7 ♠ et Ouest entame du ♡ R. Quel est votre plan de jeu?

A première vue le grand chelem semble dépendre de l'impasse à ◇. Mais à seconde vue?

André Chéron.

LA MÉDITERRANÉE

a vu éclore sur ses rives les premières et les plus brillantes civilisations maritimes. Longtemps elle fut l'esprit et la pensée du monde.....

MARSEILLE

par sa situation géographique et par l'importance de ses installations portuaires en est le débouché le plus important. En 1951 plus d'un million (1.046.026) de passagers et plus de seize millions (16.060.158) de tonnes de marchandises ont transité par son port. Sa foire internationale est chaque année en septembre, depuis vingt-huit ans, le rendez-vous des hommes d'affaires. Cette année c'est du 13 au 29 septembre que le grand marché d'échantillons du bassin méditerranéen, tiendra ses assises où trois mille exposants de douze pays présenteront la gamme complète de la production mondiale.

MARSEILLE
Marché Mondial

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

EXPORTATION

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE